

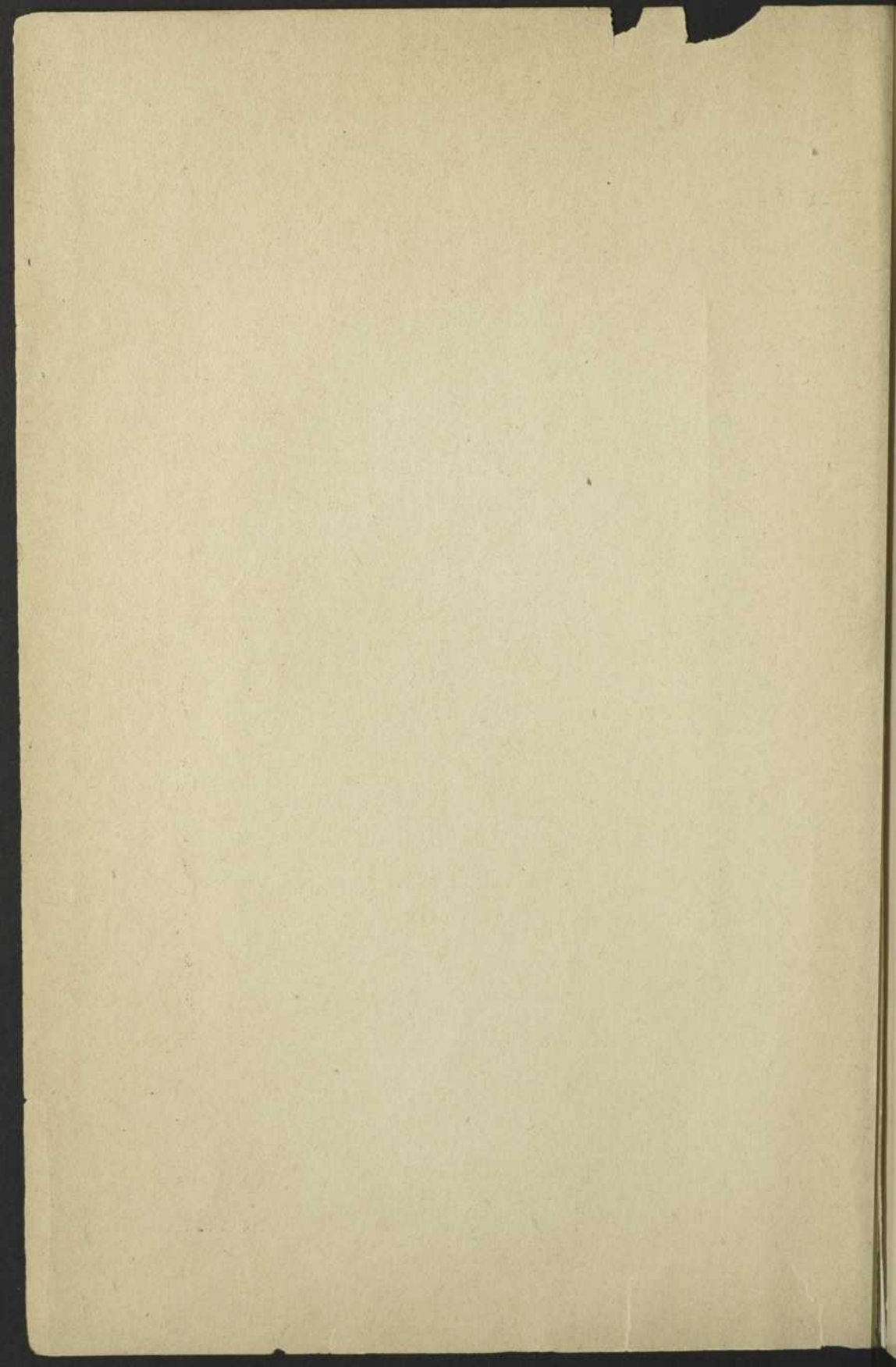


BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL

S 843.99
R 758 le

Orange In 24/3/13.

40



LÉGENDES CANADIENNES

★★

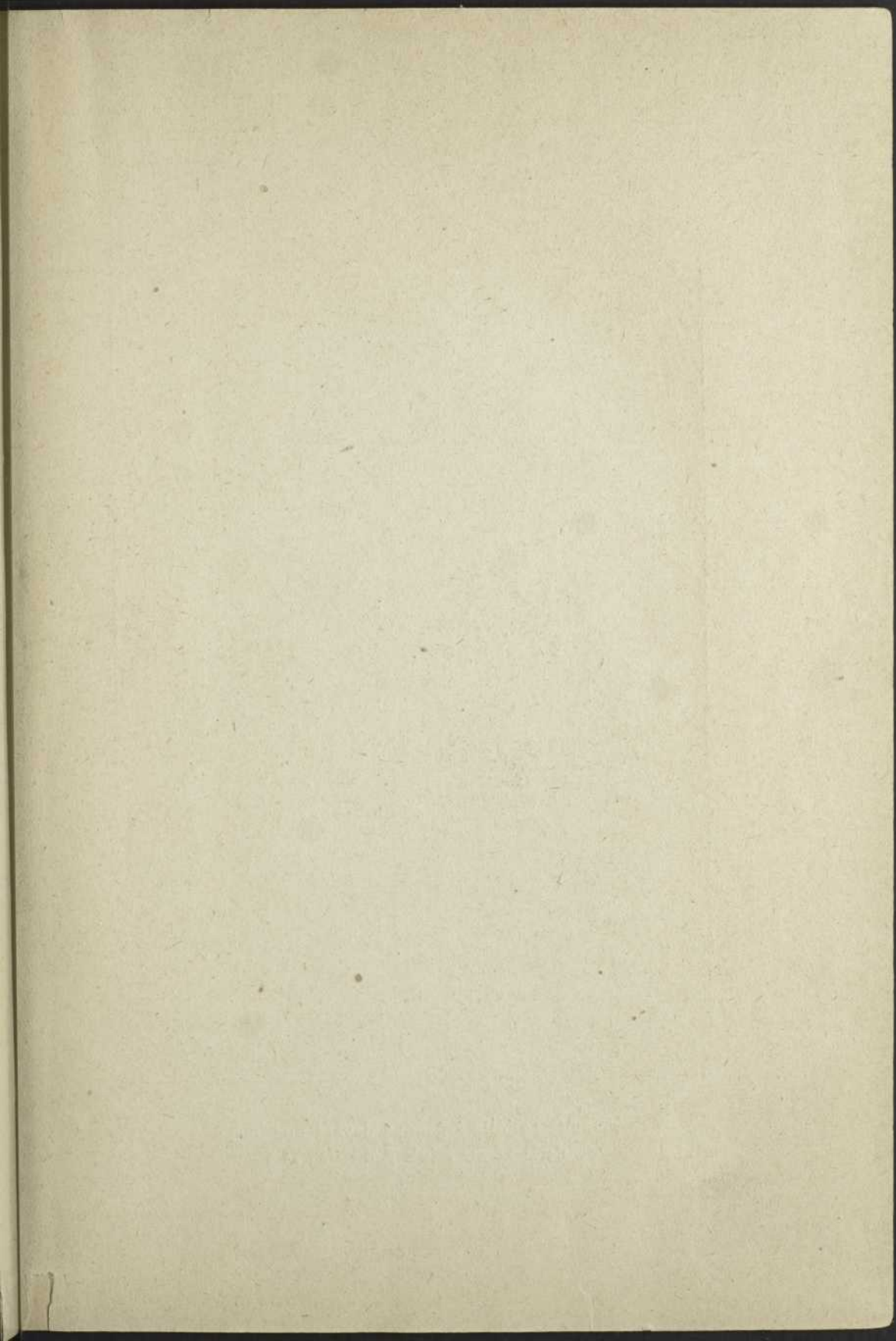
COLLECTION CANADIENNE

SÉRIE 524

(N° 524-04)

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

*Droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*





87403

Toinette se jette à genoux devant une image
de la bonne sainte Anne. (P. 14.)

C.-E. ROULEAU



Légendes Canadiennes

★★



Illustrations de GOICHON



TOURS
MAISON ALFRED MAME
==== & FILS ====

MONTREAL
GRANGER FRÈRES LIMITEE
54, Ouest, rue Notre-Dame

REPRODUCED FROM
NATIONAL ARCHIVES

LA FEMME PLUS RUSÉE QUE LE DIABLE

Nous étions à la fin du mois d'août, en l'année 1863, c'est-à-dire à la fin de nos vacances d'écolier. Encore huit jours, et nous disions adieu aux plaisirs et aux jouissances si pures que nous éprouvions au sein de la famille. Encore huit jours, et nous retournerions au collège nous livrer à l'étude des sciences, reprendre nos rudes labeurs que nous avons interrompus pendant quelque temps, afin de procurer un repos bienfaisant à nos jeunes intelligences. L'heure du départ allait donc sonner bientôt, et déjà il nous semblait entendre les lugubres vibrations de l'airain nous appelant à la salle d'études et à la classe, — l'écolier redoute tant le bonheur qu'on ressent dans une maison d'éducation !

« Comment ! il nous reste encore huit jours de vacances ! Huit jours bien employés, c'est quelque chose dans la vie d'un écolier ! »

Telle fut l'exclamation que laissa échapper un élève de mathématiques assis au milieu d'un groupe

de camarades qui s'étaient donné rendez-vous, par une magnifique soirée, dans le riant bocage au sein duquel se dresse le superbe collège de Sainte-Anne. Nous étions au nombre de ces heureux étudiants. L'un de nous s'empressa de répliquer :

« C'est vrai, mais quel est le meilleur moyen d'employer comme il faut un laps de temps aussi court? »

Plusieurs projets sont alors émis par la réunion de ces vrais amis de collège. Le premier suggère une partie de pêche; le deuxième plaide en faveur de la chasse; le troisième préfère une *promenade sentimentale* dans les paroisses environnantes; un quatrième enfin propose une excursion en chaloupe vers la rive nord du fleuve Saint-Laurent. Nous votons sans cabale, et le quatrième projet de... plaisir, nous allions dire de loi, est adopté par une grande majorité. Et tous alors de s'écrier en chœur :

« Demain matin, à 6 heures précises, à la chaloupe! »

La réunion est dissoute.

*
* *

Le lendemain matin, personne ne manque à l'appel, et notre légère nacelle, dont les voiles sont gonflées par le doux zéphir, se balance mollement sur

les ondes limpides du Saint-Laurent. Nous voguons vers la baie Saint-Paul. Nous n'entreprendrons pas de retracer ici le magnifique panorama qui se déroule alors à nos regards. Plus d'une fois nos lecteurs ont eu l'avantage d'admirer les sites enchanteurs et les paysages pittoresques et féeriques que nous rencontrons à chaque pas dans ces parages, que le Créateur s'est plu à combler de ses faveurs. Toutes ces sublimes beautés de la nature parlent au cœur un langage divin et élèvent notre esprit vers Celui qui de rien a fait toutes choses.

Arrivés à quelques arpents de la plage, non loin d'un goufre célèbre dans les annales maritimes, nous dirigeons notre course vers la Malbaie. Le zéphir a cessé de souffler, et notre coquette embarcation glisse tranquillement sur la plaine liquide, au gré des flots. Le temps est alors splendide, le ciel clair et serein; pas un seul nuage au-dessus de l'horizon. D'élégantes maisonnettes, blanchies à la chaux, sont échelonnées au pied des Laurentides; de nombreux troupeaux broutent l'herbe tendre; le moissonneur fait retentir l'air de ses joyeux refrains; de petites rivières, bordées d'arbres verdoyants, se précipitent çà et là, de cascade en cascade, du flanc des montagnes; des centaines de pêcheurs couvrent la rive sablonneuse et rejettent sur la côte leurs filets remplis de poissons de différentes espèces. Cette scène champêtre nous ravit d'admiration.

Après avoir longé la rive nord du fleuve pendant

un temps assez considérable, nous entrons dans une petite baie, entourée de sapins aux rameaux toujours verts. Notre premier soin en abordant la rive est d'apaiser la faim dévorante qui nous tourmente depuis plus de deux heures; l'air frais et pur que nous avons respiré à pleins poumons a passablement aiguisé notre appétit. Aussi, c'est avec une bien vive satisfaction que nous nous étendons nonchalamment sur la pelouse pour prendre notre frugal déjeuner.

Nous n'avons pas encore terminé notre repas, lorsque nous voyons apparaître sur la lisière de la forêt un vénérable vieillard, appuyé sur un énorme bâton et portant une longue barbe, qui lui tombe sur les épaules. Ce patriarche, au port noble et fier, s'approche de notre groupe en nous souhaitant la bienvenue dans un langage qui n'était connu que de nos illustres aïeux :

« Que Dieu soit avec vous, mes chers petits amis. »

Nous répondons par une profonde révérence : les cheveux blancs inspirent toujours le respect. Sur notre invitation, le visiteur vient s'asseoir à côté de nous, et la conversation, un moment interrompue, reprend son cours. Notre héros, — il méritait bien ce qualificatif, ce respectable vieillard, car il s'était conduit en brave à la bataille de Châteauguay, — nous raconte alors une foule d'histoires du temps passé, qui nous ont bien amusés. Nous ne les avons pas encore oubliées, surtout celle du pont construit

par le diable. Cette histoire mérite d'être lue. Voici le récit même que nous fit le narrateur :

« Mes bons amis, dit-il, vous voyez là-bas, à votre gauche, une petite rivière qui décrit mille détours et sur laquelle s'élève un magnifique pont de bois. Eh bien! ce pont a été construit par le diable lui-même. Ça vous surprend, n'est-ce pas? Pourtant c'est la pure vérité. Autrefois le diable apparaissait souvent aux mortels. Vos bonnes mamans ont dû, pendant les longues veillées de l'hiver, vous parler des nombreuses apparitions du démon sous différentes formes; soit, par exemple, en cheval, comme lors de la construction d'une église dans une paroisse de la côte sud; soit en veau, comme dans une maison habitée par des ivrognes et des blasphémateurs et située dans la paroisse de X...; soit en homme enfin, comme cela arrivait souvent au milieu des danses du temps de nos ancêtres. Tout le monde connaît ces histoires-là. Mais revenons à notre pont. C'est un pauvre habitant de la localité qui l'avait entrepris dans l'espérance, sans aucun doute, de réaliser quelques louis; mais, malheureusement, il fut d'abord trompé dans son attente. N'ayant pas un sou vaillant, personne ne voulut travailler pour lui. Il se vit donc forcé de se mettre seul à l'œuvre.

« Les travaux avancèrent lentement, à tel point que notre homme tomba dans le découragement le plus complet. Un jour il se rendit comme de cou-

tume sur le théâtre de ses exploits ; mais il ne frappa coup, tant il était profondément plongé dans le désespoir.

« — Que faire ? se disait-il, appuyé sur sa grande hache. Point d'argent, par conséquent point d'ouvriers à mon service ; point de chevaux pour transporter le bois de construction ; point de pain à la maison ! Que c'est donc triste ! Si je pouvais terminer mon entreprise, je deviendrais riche, content et heureux. Je suis né pour être toujours malheureux. »

« Il allait proférer un blasphème épouvantable, lorsqu'il aperçut à ses côtés un homme bien mis paraissant âgé d'une quarantaine d'années.

« Cet étranger l'enveloppe d'un regard scrutateur, et, sans préambule, lui demande la cause de sa tristesse. L'entrepreneur s'empresse de lui ouvrir son cœur et lui raconte en peu de mots l'histoire de sa vie.

« L'étranger reprend aussitôt :

« — Voulez-vous que je vous aide à terminer ou plutôt à construire votre pont ?

« — Si je le veux ! Ah ! que vous êtes bon, monsieur ! Vous êtes mon sauveur. J'accepte vos services avec la plus grande joie. Vous serez bien récompensé.

« — Je ne vous demande qu'une chose.

« — Demandez tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde d'avance.

« — Très bien; je veux que vous m'apparteniez entièrement un an après que le pont sera terminé, j'ai besoin de vous.

« — C'est convenu, je vous donne ma parole. »

« Le visiteur inattendu s'absente quelques instants et revient ensuite accompagné d'une vingtaine d'ouvriers forts et vigoureux. Quinze jours sont à peine écoulés, que le pont est complètement fini et accepté par la municipalité comme étant parfaitement solide et exécuté suivant les conditions du contrat.

« Le constructeur reçoit le prix de son entreprise et achète aussitôt une ferme d'une grande étendue, sur laquelle il semble vivre content et heureux, suivant ses désirs. Toinette, — c'est le nom de la femme de l'entrepreneur, — s'aperçoit cependant, vers la fin de l'année écoulée depuis que le pont est construit, que son mari n'est plus le même; une profonde mélancolie a remplacé la gaieté qui éclatait jadis sur sa figure. Elle l'assiège de questions pour connaître la cause du chagrin qui le dévore; mais le mari reste muet. Toinette fait enfin un assaut si redoutable sur le cœur de son mari, que celui-ci s'avoue vaincu et lui raconte le marché qu'il a conclu avec un étranger, lorsqu'il a construit son célèbre pont.

« — Malheureux! Imprudent! s'écrie la femme, tu t'es vendu au diable. »

« Et la maison retentit alors des sanglots de Toinette et de son mari. Mais à quoi servent les lamen-

tations? Le mal existe; il faut chercher à le réparer. Le silence se rétablit bientôt et l'on se met à réfléchir aux moyens qu'il faut adopter pour sortir de cette terrible situation.

« — Quand le diable doit-il venir? demande la femme.

« — Ce soir même, » répond le mari.

« Toinette se jette à genoux devant une image de la bonne sainte Anne et conjure la grande thaumaturge du Canada de lui aider à arracher l'âme de son mari des griffes de Satan. Elle passe une grosse heure en prière et se relève ensuite en disant à son mari :

« — J'ai l'espoir de te sauver; mais laisse-moi agir seule. »

« Les ombres commencent à s'étendre dans la vallée, lorsqu'un inconnu vient frapper à la porte. On ouvre : c'est l'étranger dont l'arrivée est si redoutée; il entre en faisant un salut profond à toute la famille réunie près du foyer. Il se dirige droit vers l'entrepreneur et lui dit :

« — Monsieur, vous m'appartenez depuis dix minutes. Je viens donc vous réclamer comme mon bien. »

« La femme se précipite au-devant de l'étranger et lui demande, avec des sanglots dans la voix, de lui laisser son mari pour quelques instants seulement.

« — Pour combien de temps? demande l'étranger.

« — Pour le temps seulement, reprend Toinette, que mettra à brûler le petit bout de chandelle que vous voyez allumé sur la table à dîner.

« — Ce n'est pas long, je vous l'accorde bien volontiers. »

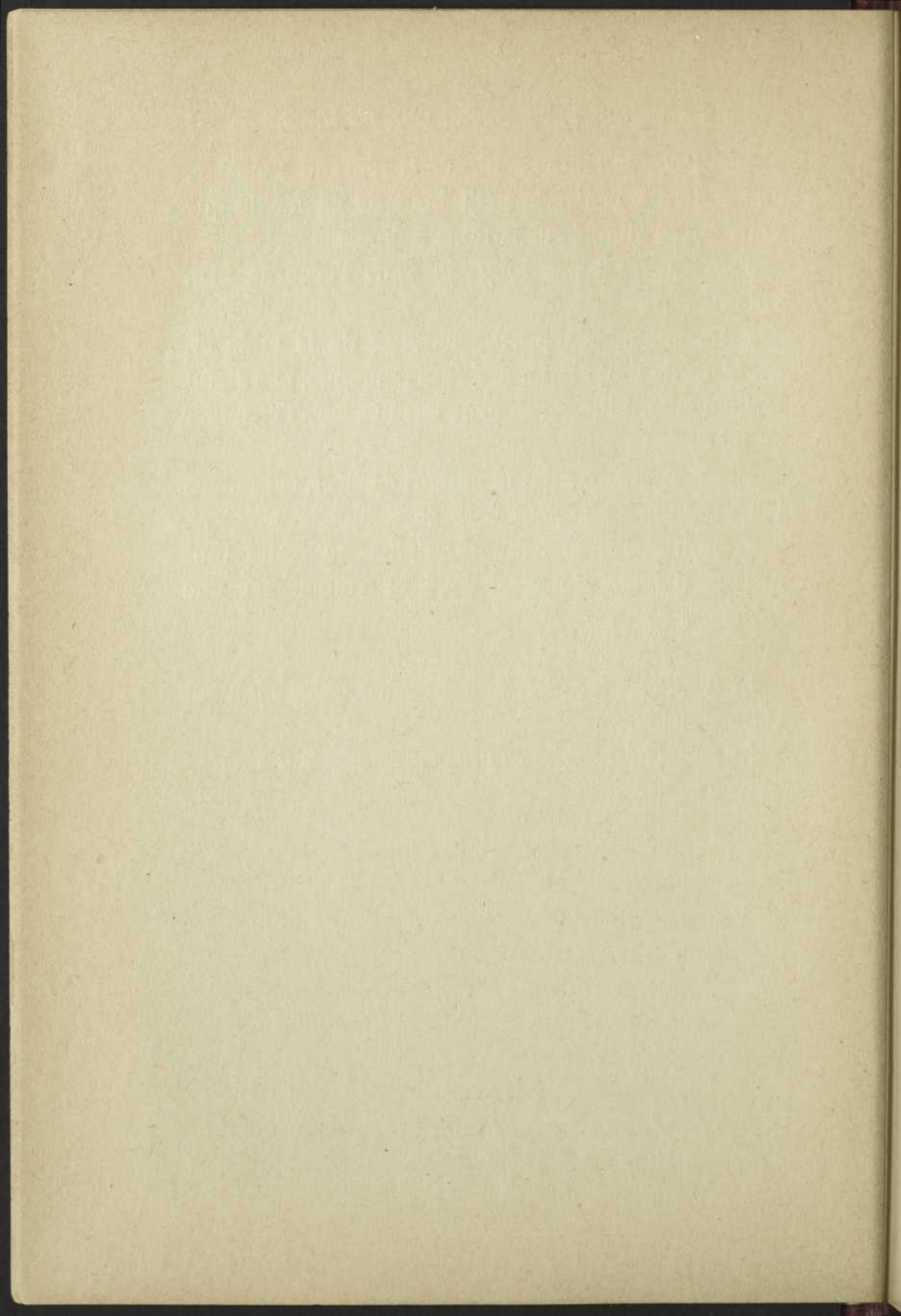
« La femme s'approche aussitôt de la table et, soufflant de toute la force de ses poumons, elle éteint la chandelle. Elle se retourne ensuite vers l'étranger en lui disant :

« — Vous n'aurez pas mon mari de sitôt, car jamais je ne rallumerai ce petit bout de chandelle. »

« Inutile d'ajouter que le diable se retira tout furieux d'avoir été ainsi joué et vaincu par une femme. »

Le vieillard termina son histoire en y ajoutant cette conclusion :

La femme est toujours plus rusée que le diable.



UNE COUTURIÈRE

Sur les bords pittoresques de la Baie-des-Chaleurs, à l'endroit appelé aujourd'hui Carleton, vivait, il y a quelques années, une pauvre mais honorable famille composée du père, de la mère et de deux enfants, un garçon et une fille. Les ancêtres de cette famille habitaient jadis l'Acadie, dont l'histoire est si palpitante d'intérêt et de scènes émouvantes; ils avaient quitté leur infortuné pays le jour où les Anglais, par une infâme trahison, attirèrent dans un guet-apens, au Grand-Pré, tous les sujets loyaux de la couronne de France.

Après des privations et des souffrances de toutes sortes, la famille Dubourg, — c'est le nom des victimes de la fière Albion qui font le sujet de cette légende, — parvint à se fixer dans une paisible retraite, sur la lisière d'une épaisse forêt, au pied d'une montagne dont le sommet s'élève jusque dans la nue, et sur le bord d'une charmante rivière, qui se décharge dans la Baie-des-Chaleurs. Là, les

Dubourg étaient en sûreté; ils avaient échappé à la haine et à la fureur d'un ennemi implacable. Mais, s'ils n'avaient plus à redouter la persécution et la mort, ils avaient à lutter contre les intempéries des saisons et contre toutes les horreurs de l'indigence. En quittant leur modeste habitation, ils avaient tout perdu, excepté le courage et l'honneur. Forts de ces deux vertus, ils s'enfoncèrent dans la forêt, et, après quelques années d'un rude labeur, ils se trouvèrent à la tête d'une jolie ferme, qui rapportait assez pour leur propre subsistance.

Mais de nouveaux malheurs vinrent frapper cette famille déjà si cruellement éprouvée. Pendant l'été de 1830, un incendie détruisit la chaumière et toute la récolte des Dubourg, qui se virent réduits à la plus grande misère. Le père et la mère, brisés par ce terrible désastre, tombèrent malades presque en même temps et moururent dans l'espace de trois semaines. Pierre, l'aîné des garçons, après avoir rendu les derniers honneurs à ses malheureux parents, abandonna la ferme aux soins de Jean, le deuxième fils des Dubourg, et partit pour Québec et de là pour la Californie, d'où il n'est jamais revenu. On n'en a pas entendu parler depuis cette époque. Les filles, au nombre de trois, épousèrent de riches cultivateurs des paroisses environnantes.

Jean, resté seul, se livra à la culture de sa ferme avec une énergie et une activité sans bornes. Mais ses efforts restèrent stériles; il vécut toujours dans

la gêne, et lorsque Dieu l'appela au céleste séjour, sa veuve dut vendre la ferme pour payer les dettes et se réfugia avec ses deux enfants dans une chétive cabane construite près de la baie; elle vivait du travail de son fils et de sa fille. Jean, c'était le nom du garçon, partait tous les printemps pour faire la pêche sur les bancs de Terre-Neuve et ne revenait que l'automne. Julie, la fille, faisait la consolation de sa mère; elle était pieuse, active et douée de toutes les qualités qui ornent la femme chrétienne dont parle l'Évangile; elle avait appris le métier de couturière, et l'ouvrage ne lui faisait presque jamais défaut. Cette jeune fille portait une dévotion toute particulière aux âmes du Purgatoire. Chaque samedi, elle donnait un franc à son curé pour faire dire une messe pour les bonnes âmes; jamais elle n'avait manqué de remplir cet acte religieux.

Il en est de la couture comme de tous les autres métiers; le chômage arrive parfois avec toutes ses funestes conséquences. C'est ce qui eut lieu pour Julie. Une semaine, elle eut beau frapper à toutes les portes, partout elle essuya un refus; et le samedi elle n'avait qu'un simple franc dans son gousset. Que faire? Sa mère n'a plus de pain. Et les âmes du Purgatoire! Va-t-elle les négliger? Elle hésite, elle réfléchit, elle verse quelques larmes sur son malheureux sort. Mais son hésitation ne dure qu'un instant; elle prend son franc et court le porter au curé, en se disant :

« Si ma mère et moi mourons de faim, le bon Dieu aura pitié de nous. »

La semaine suivante, Julie se met à la recherche d'ouvrage ; elle marche bien péniblement ; elle est si faible, — elle n'a pas mangé depuis deux jours, — qu'elle chancelle comme un homme ivre. Malheureusement ses démarches sont encore infructueuses ; il lui est impossible de trouver le moindre ouvrage.

Julie tombe alors dans le découragement le plus complet ; elle ne sait où diriger ses pas, lorsqu'elle fait rencontre d'un beau jeune homme, qui l'aborde en lui disant :

« Mademoiselle, permettez-moi de vous demander la cause de votre tristesse et de l'abattement que je lis sur votre visage. »

Julie, rassurée par l'air candide et bon du jeune homme, répond sans hésiter et lui raconte en peu de mots l'histoire de sa vie.

Le beau jeune homme reprend :

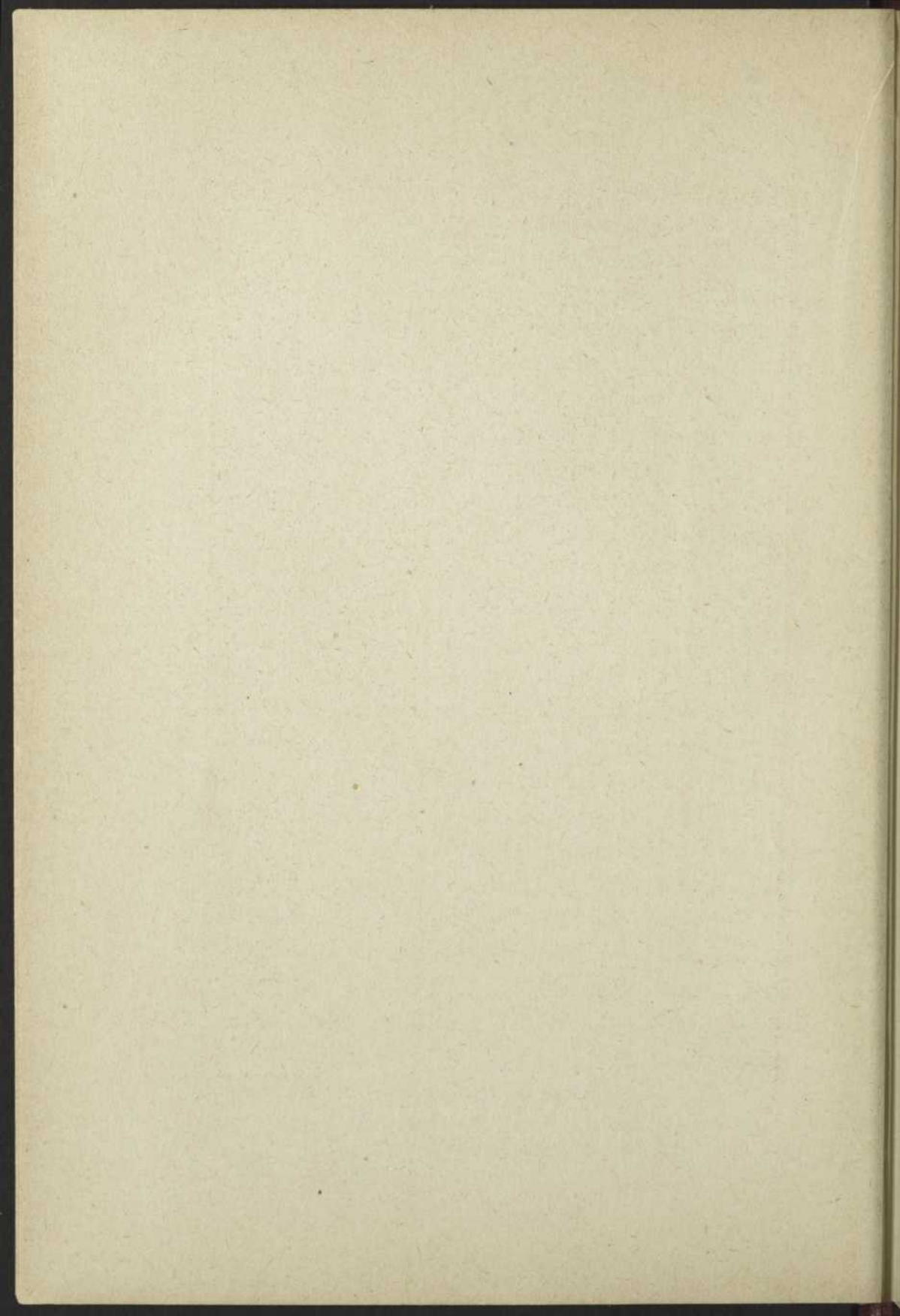
« Vous manquez d'ouvrage. Je connais une maison où vous en trouverez certainement. »

Et il lui indique la maison bénie.

La couturière se rend à l'endroit désigné et frappe, en tremblant, à la porte d'une élégante habitation. Personne ne répond. La jeune fille frappe de nouveau, et toujours le silence le plus profond règne dans l'intérieur. Alors elle se décide à ouvrir, entre dans un riche corridor et se trouve tout à coup en présence de M^{me} L..., la maîtresse de céans. Julie



« C'est mon fils unique que vous avez racheté
des flammes du Purgatoire. »



lui expose le but de sa visite et lui fait connaître sa rencontre avec le jeune inconnu.

La bonne dame reste toute surprise de cette visite inattendue. C'est un jeune homme qui l'envoie vers elle pour avoir de l'ouvrage, et elle n'a aucune couture à faire faire ! Il y a là un mystère.

« Vous dites que ce jeune homme vous a assuré que vous auriez de l'ouvrage ici ? »

— Oui, madame. Après avoir su que j'avais dépensé mon dernier franc pour les âmes du Purgatoire, il m'a pour ainsi dire commandé de m'adresser à vous pour sortir de ma pénible situation.

— Et ce jeune homme, vous ne le connaissez pas ?

— Non, madame, c'est la première fois que je le vois. »

Tout en parlant, Julie jetait un regard sur les portraits qui ornaient les murs du salon, où les deux causeuses se trouvaient alors. Tout à coup, elle s'écrie :

« Voilà, madame, le portrait du jeune homme que je viens de rencontrer. »

Et elle désigne de la main le portrait en question.

« Vous êtes parfaitement sûre que ce portrait est l'image fidèle du jeune homme que vous avez rencontré tout à l'heure ? »

— J'en ferais serment, madame. C'est cette personne elle-même. »

M^{me} L... fond alors en larmes et se jette à genoux en s'exclamant :

« Ma bonne demoiselle, c'est mon fils unique que

vous avez racheté des flammes du Purgatoire; c'est le dernier franc dont vous vous êtes dépouillée en sa faveur qui lui a ouvert la porte du ciel. Je n'ai pas d'ouvrage à vous donner; mais je veux vous sauver de la misère, comme vous avez sauvé mon enfant des flammes du Purgatoire. Désormais ma maison sera la vôtre. J'ai perdu mon mari et mon fils unique, vous les remplacerez à mon foyer. »

Après lui avoir glissé quelques louis d'or dans la main, la dame dit à Julie :

« Allez consoler votre mère chérie et venez ensuite vivre avec moi. »

Voyant que Julie hésitait à partir, elle lui demanda la cause de son trouble.

La jeune fille lui avoua franchement qu'elle ne pouvait se décider à abandonner sa bonne mère.

M^{me} L... la rassura :

« Vous ne quitterez pas votre mère, lui dit-elle. Retournez chez elle et qu'elle vienne demeurer ici avec vous. Elle a aussi sa place dans ma maison. »

Quelques jours plus tard, Julie et sa mère étaient installées dans la charmante villa de la veuve et menaient une existence des plus heureuses. A la mort de M^{me} L..., Julie hérita de l'immense fortune de cette femme de bien.

Un franc déposé chaque semaine entre les mains du curé avait produit des millions.

LA CHAMBRE DU REVENANT

Il y aura bientôt vingt ans nous rencontrions, à Québec, un ami que nous n'avions pas vu depuis que nous avons campé ensemble près du mont Cavi, à l'endroit généralement connu sous le nom de *Camp d'Annibal*, qui se trouve situé à huit lieues environ au midi de Rome. Après force poignées de mains, nous causons du temps passé, du temps présent et de nos projets de l'avenir. Mille questions se présentent à la fois à notre esprit : nous avons tant hâte de connaître ce qui nous avait le plus intéressé depuis notre séparation ! Mais notre curiosité fut bientôt satisfaite, car l'histoire de deux années de la vie d'un homme n'est pas longue à raconter, surtout quand cette vie s'écoule dans un bureau de rédaction. C'est bien simple : le matin vous vous installez à votre pupitre, vous écrivez et corrigez des épreuves ; le midi vous allez au pas gymnastique *prendre une bouchée*, et vous retournez au bureau, où vous continuez d'écrire et de corriger jusqu'au

soir. Pendant la soirée, vous faites la même chose. La nuit, vous dormez peu. Le lendemain, vous écrivez et vous corrigez encore. Les jours et les semaines s'écoulaient vite de la sorte; vous passez l'année à écrire, à corriger et à glisser quelques coquilles par-ci par-là. C'est la besogne ordinaire d'un journaliste qui combat dans le rang de serre-file : les Canadiens lui donnent improprement le nom d'*assistant-rédacteur*.



Notre ami, M. F. X..., nous parla du voyage qu'il venait de faire aux États-Unis. Son récit nous intéressa vivement, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en rapportant ici une partie de sa narration, c'est-à-dire celle de la deuxième nuit qu'il passa sur la terre étrangère. Nous laissons la parole à M. F. X... :

« J'arrive à minuit dans une petite ville de l'État de Pensylvanie. Je voulais descendre dans une maison de pension privée; mais, vu l'heure avancée de la nuit, je dus me rendre au premier hôtel que je rencontrai sur ma route.

« Le lendemain matin, je demande au maître d'hôtel s'il connaît une famille où l'on prendrait un pensionnaire. Comme je posais ma question, un Améri-

cain, ayant l'air tout à fait respectable, se présente à moi et me dit :

« — Monsieur, je puis vous procurer ce que vous demandez. Si vous voulez venir chez moi, je ferai mon possible pour vous satisfaire. Je n'ai pas d'enfants; je demeure seul avec ma femme. Ma résidence est située à quinze minutes de marche environ de la ville. »

« J'accepte son offre, et j'accompagne immédiatement mon hôte à ma nouvelle maison de pension, où je trouve une excellente table.

« Pendant la journée, j'arpente la ville américaine en tous sens, et je parcours toutes les fonderies, — vous le savez déjà, j'ai appris le métier de mouleur. Vers le soir, je m'engage chez un patron du nom de Goodchild, *Bonenfant*, un Canadien pur sang, qui m'offre un prix raisonnable. Inutile d'ajouter que j'étais on ne peut plus heureux d'avoir réussi à me caser aussi vite que cela. Et aussi, au souper, je fis jouer le couteau et la fourchette avec une agilité qui peignait bien la joie que j'éprouvais en ce moment.

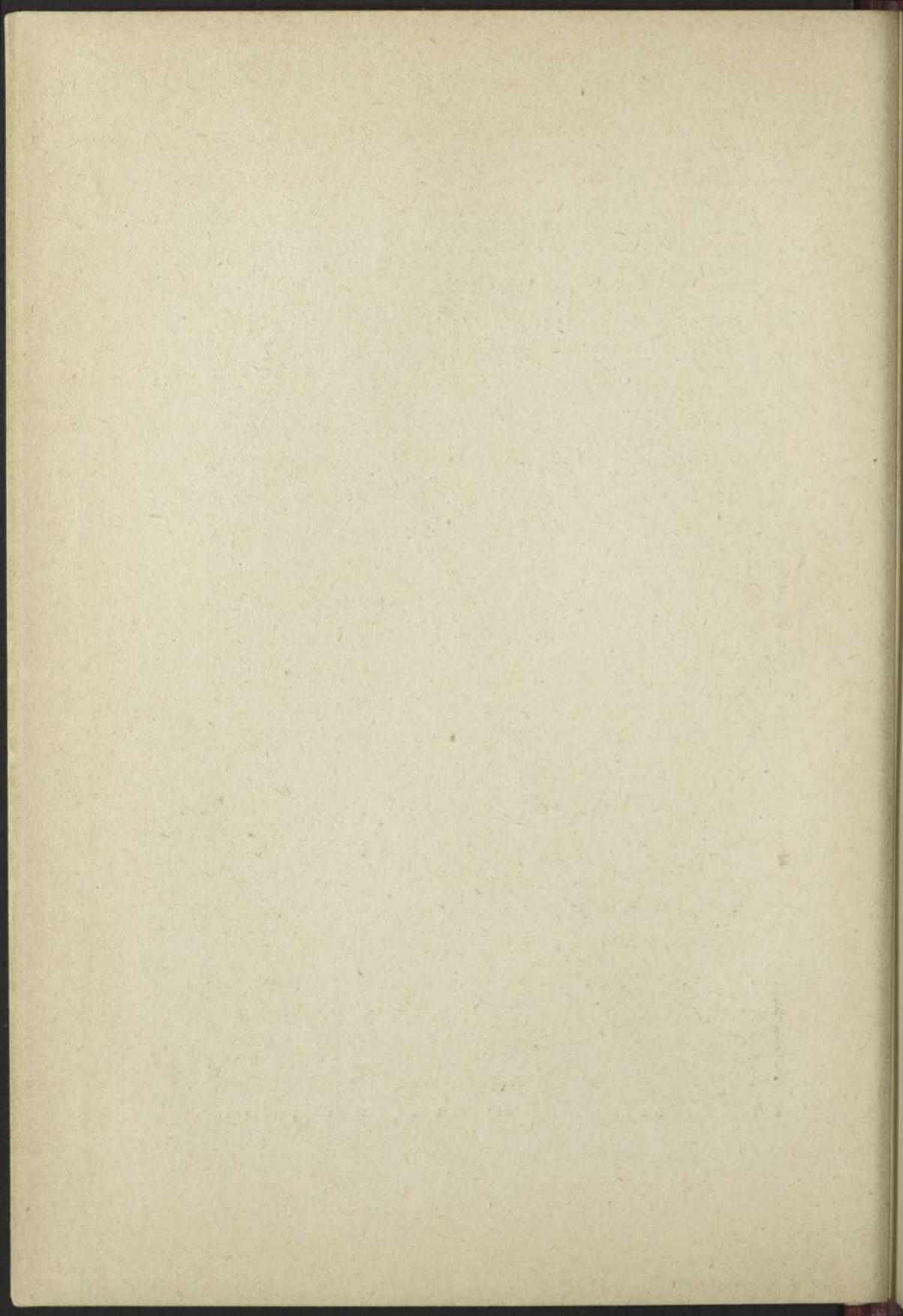
« A 10 heures, je prends congé de mon hôte, et je me retire dans la chambre que M. Moore, — c'était le nom du propriétaire de la maison, — m'avait destinée. Cette chambre se trouvait au deuxième étage, et pour y parvenir il fallait gravir un escalier tournant, interrompu vers le centre par un palier ayant trois à quatre pieds de superficie. Une fois entré dans « le réduit obscur de mon alcôve

enfouée », comme dirait Boileau, j'adresse une fervente prière à Celui qui me tendait une main aussi secourable sur cette terre d'exil, et je me jette ensuite dans les bras de Morphée, après avoir pris la précaution de fermer la fenêtre et la porte de ma chambre de manière à ne recevoir aucune visite nocturne. Je m'endors aussitôt comme l'enfant au berceau. J'étais heureux, et l'avenir me souriait.

« Une heure s'est à peine écoulée, que je suis éveillé tout à coup par un vent violent, qui secoue fortement les rideaux de mon lit. Je me mets sur mon séant et je porte un regard scrutateur dans tous les coins et les recoins. Ma porte et ma fenêtre sont encore fermées; il n'y a rien de dérangé dans la chambre. Cette brise reste pour moi un mystère. Après tout, me dis-je, c'est peut-être un rêve que j'ai fait. Et je me recouche. Mais il n'y a pas dix minutes que je suis mollement étendu sur le duvet, — je ne dormais pas encore, je vous l'assure, — qu'une main invisible enlève toutes mes couvertures et les transporte au pied de ma couche. Je reste alors plus mort que vif. Le sifflement des balles piémontaises ne m'ont jamais causé une frayeur aussi grande. La peur m'obscurcit tellement la vue, que je ne distingue aucun objet dans mon réduit. Je voulais faire de la lumière, mais je ne pouvais même pas trouver les allumettes que j'avais déposées sur une petite table placée près de moi, j'étais devenu presque fou et je tremblais comme le condamné à



« Tout dans ma chambre est dans le même état qu'auparavant. »



mort qu'on est sur le point de lancer dans l'éternité.

« Cependant le plus grand silence règne dans ma chambre hantée. Je reprends un peu de courage après avoir dit un *pater* et un *ave* pour les âmes du purgatoire et je m'efforce de clore la paupière en *m'abriant* avec mes draps par-dessus la tête. Mais vaine tentative; les esprits recommencent leur jeu infernal; ils ne me laissent pas une minute de repos. Cette fois, je sens rouler sur mon corps, de la tête aux pieds, un objet qui, par le toucher, ressemble à un sac rempli de laine. Je me dresse alors tout d'une pièce en criant :

« — Si quelqu'un a affaire à moi, qu'il parle. Il faut en finir avec cette chanson-là. »

« J'avais réellement peur, et j'étais en colère.

« Personne ne répond à mon interpellation. Tout dans ma chambre est dans le même état qu'auparavant. Je me jette à genoux sur mon lit, — je n'aurais pas voulu mettre pied à terre pour tout l'or du monde, — et je prie pour les âmes qui ont le plus besoin de secours. Ma prière fut exaucée, car j'ai passé le reste de la nuit sans être inquiété davantage par les revenants.

« A 3 heures, j'étais debout et je me promenais de long en large dans le jardin, pour respirer cet air embaumé de la campagne qui s'exhale pendant une délicieuse journée du printemps. J'étais brisé, fatigué, harassé.

« Le soir arrivé, je préviens M. Moore que je ne

coucherai plus dans la chambre qu'il m'avait assignée.

« — Je vais, ajoutai-je, dormir sur le canapé que l'on voit là-bas dans la cuisine. »

« Mon hôte s'empresse de répliquer :

« — Montez dans votre chambre; ne craignez rien. Je sais que vous avez eu peur. Mais ne vous alarmez pas du bruit que vous entendrez. Il ne vous sera fait aucun mal, je vous le jure. C'est à moi seul que l'on en veut. »

« Ces paroles me rassurent un peu, mais je vous avoue franchement que je ne me sentais pas disposé à me rendre à son invitation. M. Moore m'ayant sollicité de nouveau, je me décide à monter en tenant ma lampe de la main gauche. Arrivé au palier auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, je sens un poids lourd s'abattre sur mes épaules. Je fais une halte, afin de prendre de la force pour continuer mon ascension périlleuse, et je gravis ensuite un degré. Le poids qui m'accablait déjà augmente de pesanteur et menace de m'écraser au milieu de l'escalier. J'appelle le propriétaire de la maison, qui accourt à mes cris de détresse. Je lui raconte ce qui vient de m'arriver.

« — Ce n'est rien, me répond-il. Montez avec moi. »

« Nous continuons. A peine sommes-nous dans le passage qui conduit à ma chambre, que la porte de cette dernière s'ouvre avec un fracas

épouvantable, et, en même temps, mon hôte reçoit une gifle des mieux conditionnées; les cinq doigts d'une main restent empreints sur son visage.

« M. Moore me dit alors d'une voix brève et tremblante :

« — Descendons. »

« Il n'a pas besoin de répéter son invitation, car en deux temps et trois mouvements je suis au pied de l'escalier.

« Je m'empresse de demander à mon hôte la cause de ce mystère. Ce dernier se fait un devoir de satisfaire ma légitime curiosité.

« — J'avais, dit-il, un fils unique que j'aimais tendrement. Je lui donnais de l'argent toutes les fois qu'il m'en demandait. Mais, ayant constaté un jour qu'il menait une vie des plus misérables, je discontinuai de lui alimenter le gousset. Il me prit alors en aversion et se conduisit en véritable fils dénaturé. Et quand, l'année dernière, il mourut à la suite d'une orgie épouvantable, il me jura que jamais personne n'occuperait sa chambre. Cette chambre est précisément celle qui vous était destinée. Vous êtes le premier qui ait passé la nuit dans ce lieu redoutable. Tous les autres pensionnaires que j'ai eus avant vous n'ont pu y rester pendant plus d'une heure. »

« Malgré cette grande dose de courage que m'attribuait ce bon vieillard, je n'ai plus remis les pieds

dans la *chambre du revenant*; c'est ainsi que je la désignais dans la suite. »

Avant de porter jugement sur la véracité du narrateur, nous prions le lecteur de ne pas oublier cet adage populaire : « Grand voyageur, grand menteur. »

PUISSANCE DE L' « AVE MARIA »

Il existe dans la Beauce une forêt qui fut autrefois le théâtre de crimes innombrables. Cette forêt, large de dix lieues environ, longe sur une distance de cent à cent cinquante lieues la frontière qui sépare les États-Unis de la province de Québec. Par son sombre aspect elle ressemble beaucoup à la célèbre Forêt Noire de l'Allemagne.

Dans la partie la plus obscure de cette immense solitude et au milieu d'une touffe épaisse de sapins s'élève une grande croix, dont le pied porte l'inscription suivante :

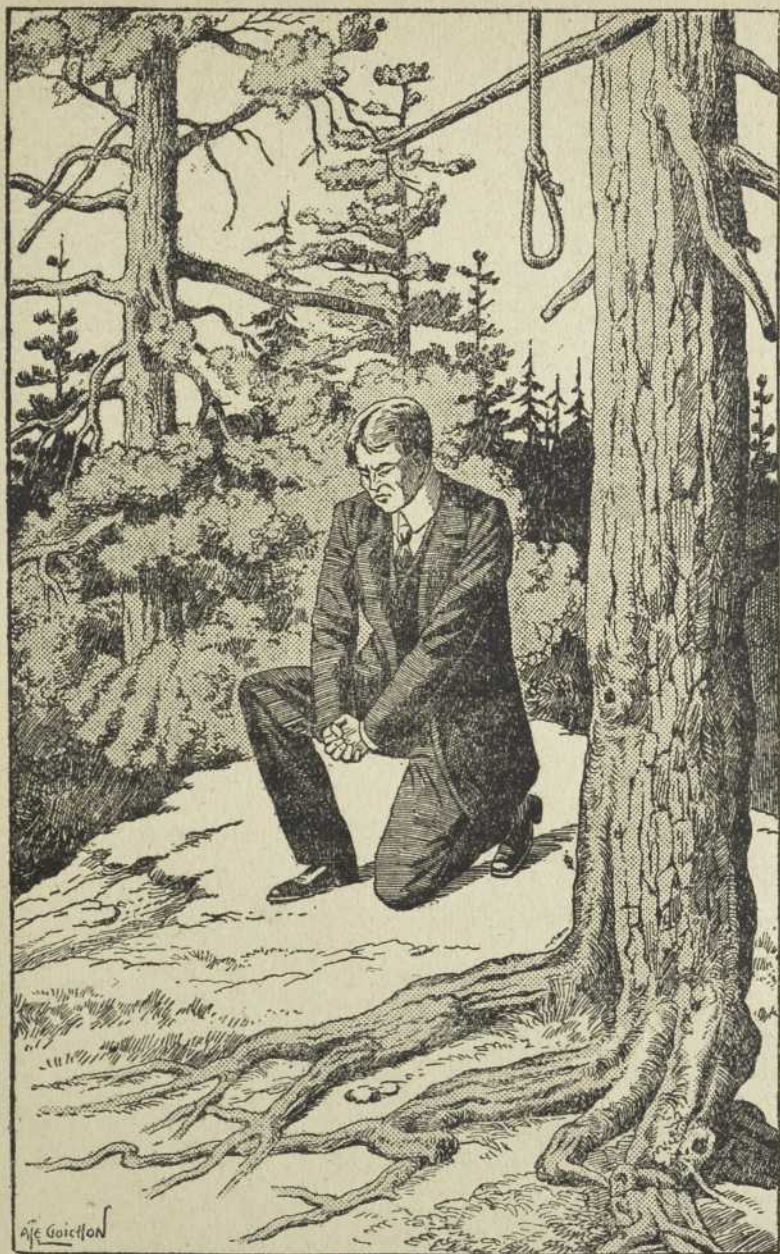
En souvenir d'un grand pécheur à qui Dieu a beaucoup pardonné.

Ces paroles sont pour nous un profond mystère, mais elles résument cependant toute la vie de l'homme qui a élevé ce monument sacré en l'hon-

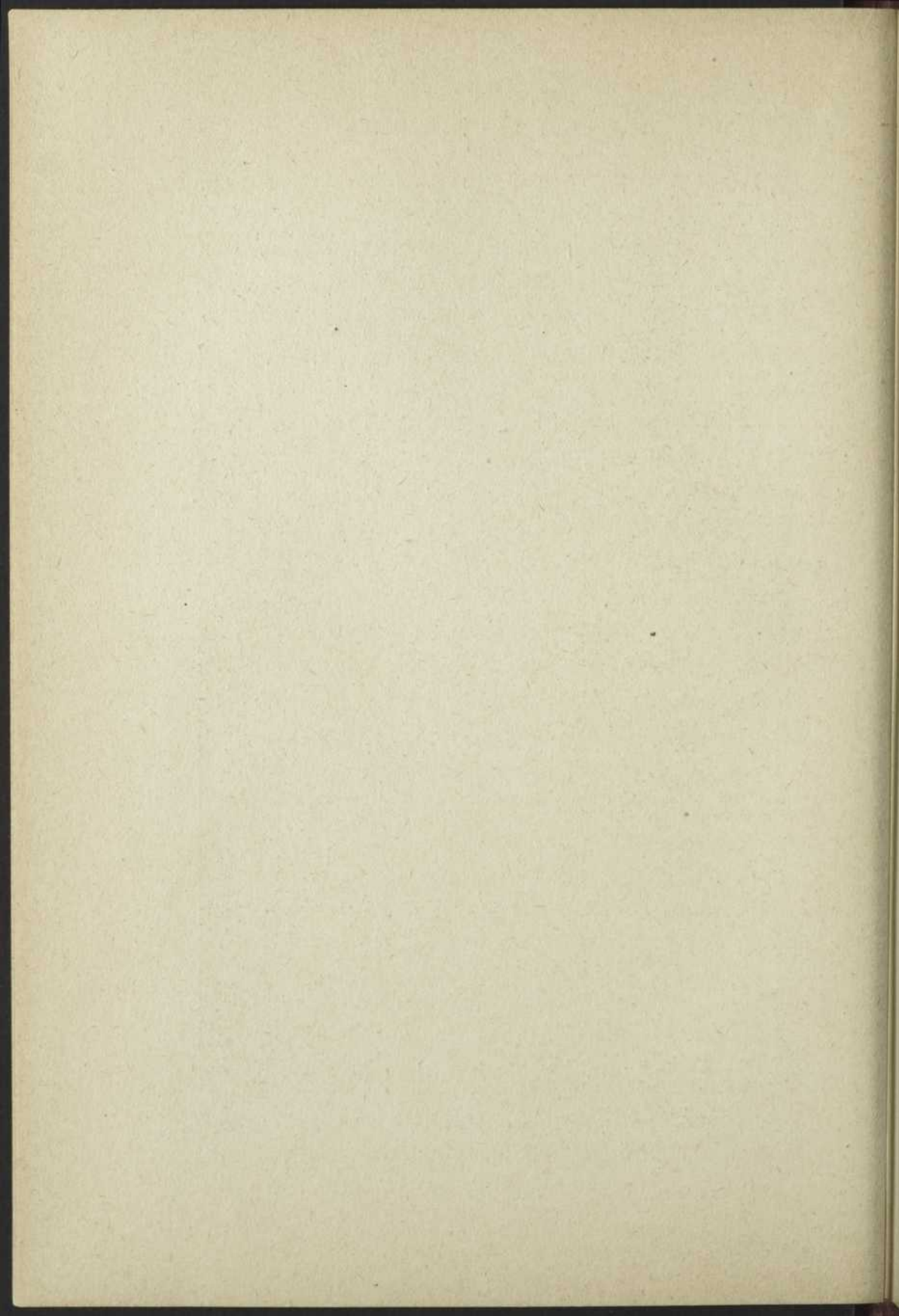
neur du divin Crucifié. Il n'y a pas longtemps que cette croix montre aux voleurs et aux brigands de cette forêt redoutable la voie qu'ils doivent suivre pour aller au ciel : voie de larmes, de souffrances et de persécutions. C'est en 1820 que le signe de notre rédemption se dressa triomphalement et pour la première fois dans cet horrible et obscur repaire du brigandage. Et voici dans quelle circonstance : le fait que nous allons raconter est historique.



Une vertueuse veuve, possédant une brillante fortune, vivait modestement dans une ville des plus populeuses du Canada. Elle n'avait qu'un enfant, et celui-ci vint au monde quelques jours après la mort de son père. La veuve, restée seule avec son cher enfant, porta ses regards vers le ciel en conjurant la divine Providence de la conduire dans le sentier de la vertu, et trouva dans la prière la consolation aux maux qui étaient venus fondre sur elle au moment où l'avenir lui promettait la plus grande somme de bonheur. Elle ne négligea rien pour donner une éducation chrétienne à son fils et rendre sa vie conforme aux enseignements de la religion catholique. A l'exemple de la mère de saint Louis, roi de France, elle aurait mieux aimé voir son enfant mort à ses



La pensée lui vint de réciter l'*Ave Maria*.



pieds que de lui voir commettre un seul péché mortel. Le jeune Gaston, — c'est le nom de l'enfant, — répondit d'abord aux nobles espérances que sa mère mettait en lui. Au collège, il devint le modèle des étudiants. Pendant les vacances, sa conduite faisait l'admiration de toutes les personnes qui le fréquentaient.

Partout on parlait de Gaston comme d'un jeune homme doué des plus précieuses qualités du cœur et de l'esprit. La mère était heureuse. Mais son bonheur fut de courte durée ; car Gaston, qui aimait passionnément la lecture des romans immoraux, comme on en rencontre si souvent de nos jours, se perdit entièrement. Sa mère eut beau lui faire de sages remontrances sur la lecture de semblables livres et sur les mauvaises compagnies qu'il hantait, tout fut inutile. Plus Gaston avançait en âge, plus il s'enfonçait dans la fange du crime. Après avoir été un phare lumineux par ses vertus, il devint la triste personnification de la débauche, de l'ivrognerie et de l'impiété. Quand il passait dans la rue, on le montrait du doigt et les enfants le fuyaient comme un pestiféré.

*
* *

La malheureuse veuve éprouva tant de chagrin de la conduite de son fils dénaturé, qu'elle tomba malade et mourut quelques semaines plus tard.

Avant de rendre le dernier soupir, la moribonde appela Gaston à son chevet et lui fit promettre, après lui avoir mis sous les yeux toute l'horreur de sa situation et le triste avenir qui s'ouvrait devant lui, de ne jamais oublier la sainte Vierge dans ses prières et de dire tous les jours à son intention un *Ave Maria*. Gaston, — nous le disons à sa louange, — tint sa promesse; jamais il n'omit la récitation de la Salutation angélique.

La mort de sa mère le retint quelques jours chez lui. Mais les salutaires réflexions que lui inspira ce tragique événement ne laissèrent bientôt aucune trace, et un mois s'était à peine écoulé depuis cette lugubre époque, que Gaston se livra de nouveau au plaisir et à la débauche avec une ardeur indescriptible. Il était immensément riche; aussi il redevint immensément dépravé. Il roula de crime en crime et finit par le pénitencier, où il passa cinq années, confondu avec tout ce que la société renferme de plus vil et de plus honteux. Ce terrible châtement n'opéra en lui aucun changement. En sortant, Gaston courut à Québec presser la main de ses compagnons de désordre et continua, comme par le passé, de se vautrer dans tous les excès.

Trois ans après sa sortie du pénitencier, Gaston avait complètement dissipé la fortune presque fabuleuse que lui avait léguée sa bonne et tendre mère. Lorsque son intendant lui apprit cette nouvelle, l'enfant prodigue resta comme foudroyé. Il lui sem-

blait qu'il avait mal compris, il lui fit répéter ce qu'il venait de dire. L'intendant lui annonça de nouveau que toutes ses richesses étaient disparues. Gaston ne put proférer une seule parole. Ce n'était pas la perte de ses biens qui le torturait le plus, mais c'était plutôt la pensée d'être obligé de renoncer à ses plaisirs, — il était radicalement méchant, — et de voir *ses amis*, ses prétendus amis l'abandonner, parce qu'il n'avait plus le sou pour les maintenir dans la débauche.

Peu à peu le vide se fit autour de lui, et bientôt il fut plongé dans le plus complet isolement. Un soir, son concierge vint lui signifier l'ordre de quitter immédiatement sa chambre, parce qu'il devait deux mois de loyer et que son ameublement couvrait à peine la somme due. Gaston répondit avec un aplomb et une fermeté qui étonnèrent le concierge :

« Demain, à cette heure-ci, je serai loin de Québec. »

Le concierge se retira à cette réponse, et le lendemain Gaston avait quitté la vieille capitale du Canada.

*
* *

Huit jours plus tard, nous retrouvons Gaston au milieu de la forêt de la Beauce. C'était par un jour d'été, et le soleil, qui arrivait au terme de sa course, allait disparaître bientôt derrière les sapins dont la cime s'élevait jusqu'à la nue.

Le jeune homme cheminait d'un pas tranquille, mais ferme; il paraissait cependant aussi sombre que le bois qui l'entourait. Après avoir marché pendant plus d'une heure dans cette ténébreuse retraite, il s'arrêta sur un tertre assez élevé et entouré d'arbres touffus. Gaston sortit alors une corde qu'il tenait cachée sous son habit et en fixa une des extrémités à une forte branche, tout en ayant eu le soin de faire un nœud coulant à l'autre bout, qui s'arrêtait à une dizaine de pieds du sol. Il avait pris la résolution de se suicider. Le malheureux! il n'avait de la force que pour le crime. En face de la misère, il perdait courage, et plutôt que de lutter vaillamment contre les adversités de cette vie de larmes, il avait recours au suicide, le plus grand acte de lâcheté que l'homme puisse commettre.

Gaston se préparait à grimper dans l'arbre où la corde fatale était attachée, pour se lancer ensuite dans le vide, lorsque la pensée lui vint de réciter l'*Ave Maria* qu'il avait promis à sa mère mourante.

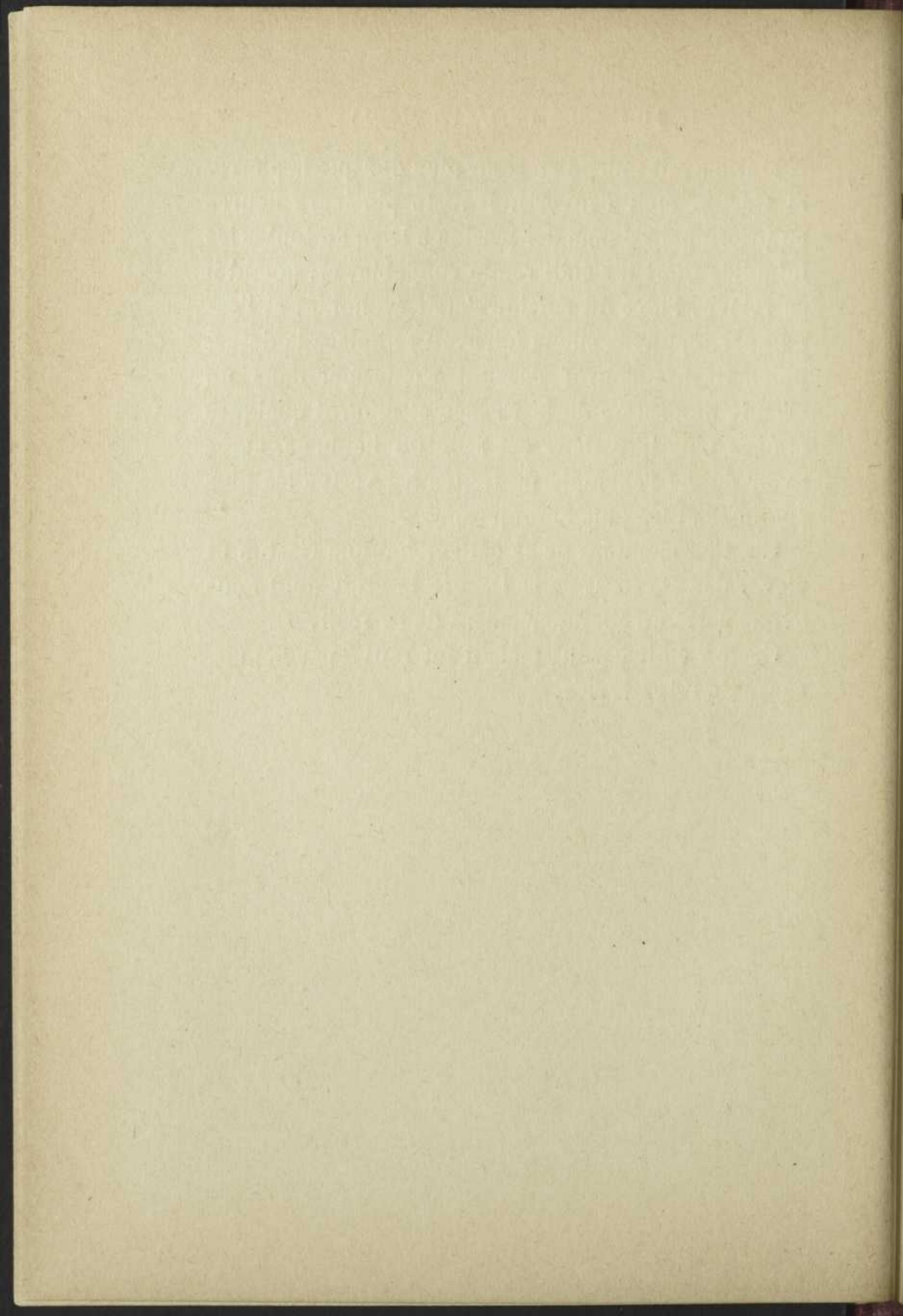
« Je l'ai promis, se dit-il, et je ne veux pas manquer à ma promesse à la dernière heure de ma vie. »

Et il se jeta à genoux au pied de l'arbre. Les mains jointes et le regard tourné vers le ciel, Gaston récita avec une certaine dévotion la Salutation angélique. Lorsqu'il eut prononcé ces mots : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort, » il éclata en sanglots.

Marie avait touché ce cœur plus dur que la pierre, et Gaston était converti. Il resta plusieurs heures en prière pour demander pardon à Dieu de toutes les iniquités dont il s'était rendu coupable, et, quand il se releva, l'idée du suicide s'était évanouie, et l'espérance, appuyée sur la foi, avait remplacé le désespoir. Gaston courut aussitôt s'enfermer dans un célèbre monastère de la France et mourut quelques années plus tard dans cet asile du bonheur, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus les plus sublimes et les plus héroïques.

C'est en mémoire de sa conversion que Gaston fit élever dans la forêt de la Beauce la croix dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

Gaston était perdu, mais il fut sauvé par la puissance de l'*Ave Maria*.



LE SOUVENEZ-VOUS

Lorsque nous avons l'honneur de servir comme zouave dans l'armée pontificale, il nous a été donné de connaître une classe d'individus qui ont, de tout temps, fait la terreur d'une grande partie de l'Italie, surtout de l'ancien royaume de Naples. Ces monstres à figure humaine sont désignés sous le nom pompeux de *brigands*; et ils méritent bien ce qualificatif, ces voleurs et ces assassins. Il n'y a pas un seul crime qui ne leur soit connu. Leur histoire fait frémir de crainte et d'horreur et paraît même invraisemblable; mais les faits nombreux que nous avons recueillis à Rome sur leur compte ne nous permettent pas de douter un seul instant de l'authenticité des terribles tragédies dont ils ont été les sinistres héros.

Au mois de juin 1868, la compagnie de zouaves dont nous faisons partie, — le 3^e dépôt commandé par le capitaine de Kermoal, — fut envoyée en garnison à Velletri, patrie d'Auguste, ville importante

des anciens Volsques et située à trente-six milles environ au sud de la Ville éternelle. Cette région était devenue alors le rendez-vous des brigands. Les nombreuses chaînes de montagnes qui entourent cette province comme d'une ceinture offrent un refuge assuré à ces dépravés. Plusieurs fois les soldats du Saint-Père furent lancés à la poursuite des brigands; mais ils revenaient bien souvent de la chasse la besace complètement vide. Le gibier avait disparu à l'approche du chasseur et s'était envolé dans une forêt inconnue. Comment veut-on qu'il en soit autrement? Les brigands n'ont pas d'habitation fixe; leur vie est tout à fait nomade. Un jour, ils s'installent dans une grotte profonde; le lendemain, ils transportent leurs pénates dans un autre repaire situé à plusieurs milles de distance.

Ils connaissent parfaitement toutes les montagnes et les collines; crevasses, grottes, cavités souterraines, défilés, tout leur est familier; ils peuvent donner la topographie des rochers aussi facilement qu'un enfant récite son catéchisme de première communion. Il est plus difficile de mettre la main sur les brigands que d'abattre un *orignal* au milieu de nos vastes forêts. Vous croyez les saisir: vous n'êtes plus qu'à quelques arpents des fuyards, vous les voyez courir devant vous, et, tout à coup, il n'y a plus rien. Les brigands ont disparu comme par enchantement. On dirait qu'ils possèdent une vraie baguette de fée. Vous fouillez toutes les sinuosités,

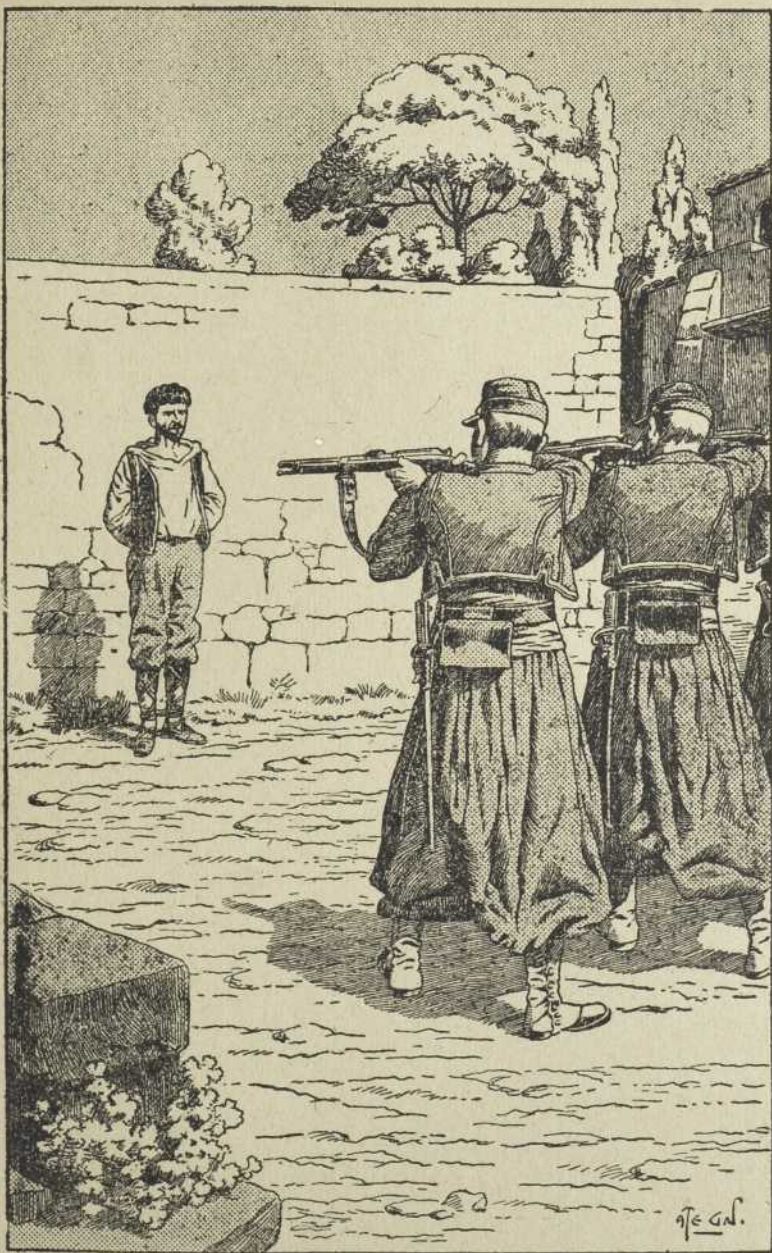
tous les coins et toutes les fissures des rochers sur lesquels ils glissaient, pour ainsi dire, il n'y a qu'un instant, et vous ne trouvez aucune trace de leur passage, aucun vestige, aucun indice qui puisse vous guider dans vos recherches. La montagne s'est entr'ouverte sous leurs pas pour les cacher dans ses entrailles, et toute empreinte s'est évanouie comme au passage des Israélites sur la mer Rouge.

Dans le cas où nous parviendrions à connaître la retraite des brigands, nous n'en serions pas plus avancés ; car, dès que le soldat commencerait à descendre dans leur antre ténébreux, les brigands prendraient la fuite par une autre issue secrète, qui est quelquefois placée sur le flanc opposé de la montagne, et iraient se nicher dans un autre édifice pierreux dont l'existence est ignorée du commun des mortels. Pour couper la retraite des brigands dans ce cas-là, il n'y aurait qu'un moyen : ce serait de cerner la montagne qu'ils occupent, et, une fois le cercle formé par plusieurs compagnies de soldats, de gravir lentement la colline en rétrécissant la circonférence. Mais l'exécution d'une pareille entreprise offre encore peu de garantie de succès. En effet, supposons qu'on vienne vous dire que les brigands sont campés sur telle montagne et qu'on les a vus à l'instant même. Aussitôt un bataillon se met en marche et se prépare à *emporter la montagne d'assaut*. Arrivés au lieu désigné, les militaires ne trouvent plus que des ronces et des épines, et voici

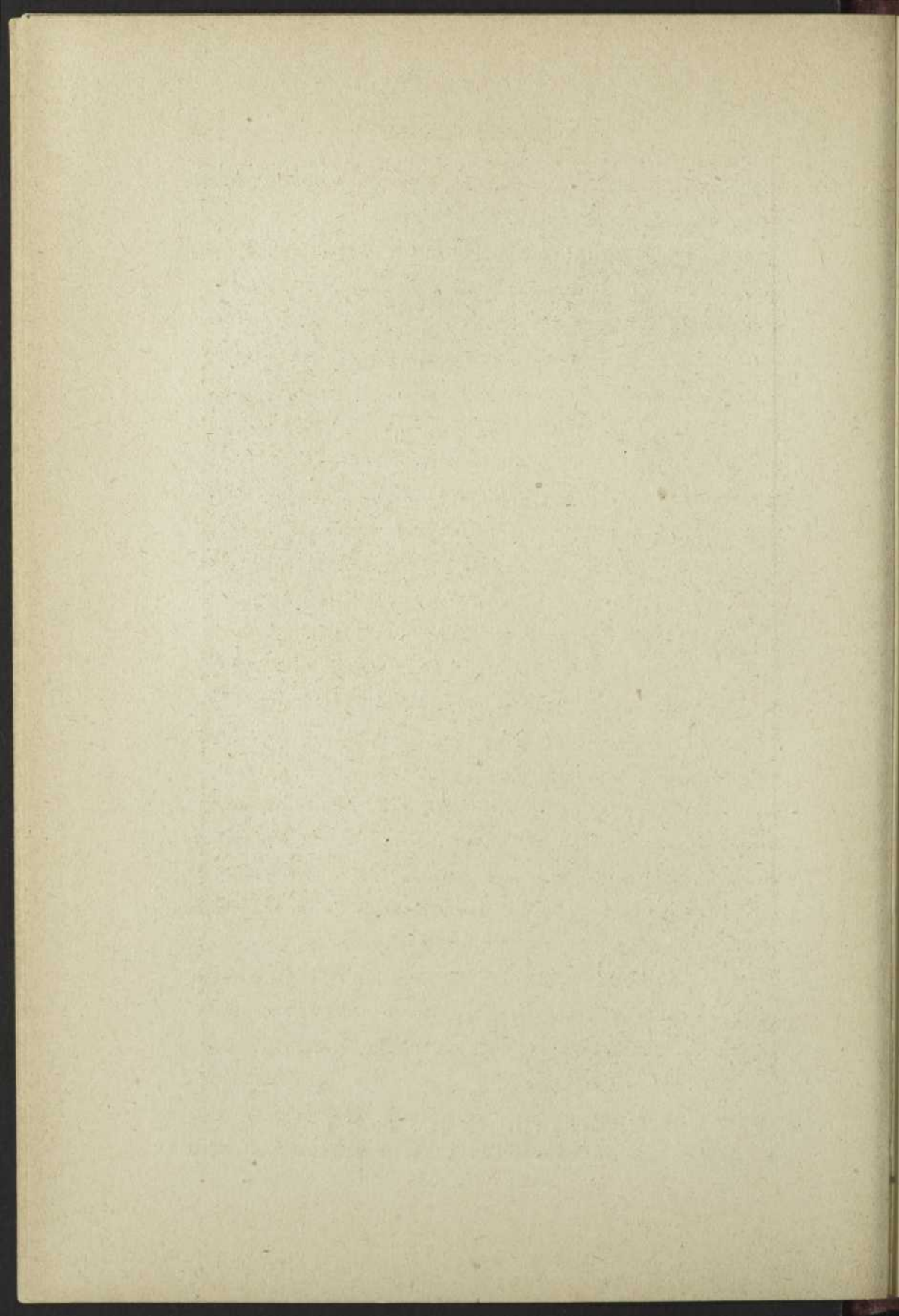
pourquoi : les brigands, du haut de leur place forte, ont vu s'opérer le mouvement militaire, ou bien encore, un ami fidèle vivant au milieu même des habitants de la campagne est allé donner l'éveil aux montagnards ; et ceux-ci ont levé le pied légèrement et ont couru se cacher sur une autre montagne.

C'est ce qui arrivait ordinairement. Nous avons plusieurs fois fait la chasse aux brigands pendant que nous étions à Velletri, et presque toujours nos démarches sont restées infructueuses. Si, dans une de nos patrouilles, nous avons réussi à capturer cinq de ces monstres, c'est que nous les avons surpris au milieu de leurs orgies ou qu'ils ont été trahis par leurs compagnons *ruraux*. Nous appelons de ce nom les paysans que la crainte d'être immolés à la fureur des brigands rend muets, quand on veut avoir des informations sur les faits et gestes de ces bandits. La plupart des paysans et des bergers d'Italie, résidant au pied des montagnes, sont de *petits brigands*, qui font cause commune avec les *grands*.

Les brigands de la province de Velletri étaient d'une impudence et d'une hardiesse vraiment étonnantes. Ils venaient souvent dans les villes prendre le café, le soir, dans les hôtels les plus fréquentés, et ils échappaient souvent aux recherches les plus actives de la gendarmerie. Et pourtant la gendarmerie pontificale jouissait d'une excellente réputation d'habileté, de zèle et de fidélité. C'était le plus beau corps de police que nous ayons jamais vu. La ville



« Je meurs réconcilié avec Dieu ! »



de Velletri a eu plusieurs fois la visite des brigands ; en voici une preuve entre mille.

Un soir, nous étions de patrouille en compagnie de MM. Charles Trudelle et Napoléon Courteau, zouaves canadiens, et d'un zouave français dont nous avons oublié le nom. Cette patrouille était commandée, comme toutes les autres du reste, par un gendarme. En parcourant la plus grande rue de la ville, le *Corso*, s'il vous plaît, — chaque ville des États de l'Église a son *Corso*, — nous passons devant le *Café du Soleil*. Notre commandant ralentit le pas et jette un regard scrutateur sur la foule des buveurs qui encombrant le café, dont la porte est toute grande ouverte.

Nous remarquons alors que le gendarme est vivement excité ; mais tout de même nous continuons notre promenade militaire. Quelques arpents plus loin, nous nous arrêtons et nous faisons volte-face. Notre chef *pro tempore* nous recommande de marcher *piano, piano*, en arrivant au café. Un grand nombre de buveurs ont déjà déserté le restaurant ; il reste cependant encore cinq ou six joyeux convives assis à une table placée dans un coin assez obscur. Le gendarme s'arrête en face de la porte et nous donne l'ordre de faire halte et de fixer le sabre-baïonnette au bout de notre carabine. Cette halte et le dernier commandement donné à voix basse nous intriguent excessivement. Nous ne voyons rien qui puisse nécessiter une charge à la baïonnette, et pourtant notre commandant a des rai-

sons pour nous faire tenir sur la défensive, tout prêts à recevoir l'attaque. Obéissons donc sans murmurer ; c'est la discipline qui le veut, et c'est pour la bonne cause qu'il nous faut obéir.

L'énigme s'explique bientôt ; car le gendarme nous donne le commandement de *porter armes* et d'entrer dans le café. Vous pouvez vous figurer facilement la surprise et la binette des habitués du café en voyant arriver cinq militaires armés jusqu'aux dents. L'un des convives, entre autres, nous paraît mal à l'aise, et c'est vers lui que nous nous dirigeons. Le gendarme lui frappe sur l'épaule en lui disant :

« Vous êtes mon prisonnier.

— Pour quelle raison ? » réplique l'homme interpellé par le gendarme.

Pour toute réponse, ce dernier lui ordonne d'ôter son habit, — une blouse de drap noir. Le buveur obéit sur-le-champ, mais en faisant une grimace. Le gendarme prend l'habit, le tourne, le retourne, et l'approche d'un bec de gaz. Une lettre apparaît entre la doublure et le dessus. En un clin d'œil, la doublure est enlevée d'un coup de sabre, et la lettre tombe au pied d'un zouave, qui la ramasse et la remet au gendarme. Notre commandant est satisfait de ses investigations ; il sait ce qu'il voulait savoir.

« Habillez-vous, dit-il au buveur, et suivez-nous à la prison. »

Le convive se fâche, frappe la table du poing, casse les verres et se met en état de résister à la

patrouille, en se servant d'une chaise comme d'un bouclier. Le commandant reste impassible, les zouaves ne sont nullement effrayés des menaces de cet énergumène; ils attendent l'ordre d'agir.

« Zouaves, commande le gendarme, en avant! »

Nous avançons et nous pointons la baïonnette vers la poitrine du forcené. Sa résistance n'est pas de longue durée; car, se voyant menacé d'une mort certaine, il demande grâce pour la vie et, devenu aussi doux que l'agneau, il promet de nous suivre. Nous le conduisons à la prison entre quatre baïonnettes.

Après avoir confié notre prisonnier au geôlier, nous reprenons notre course à travers la ville. Chemin faisant, nous demandons au gendarme la cause de l'arrestation que nous venons d'opérer.

« C'est, nous répondit-il, un brigand de la pire espèce que nous avons pincé ce soir. Il fait partie de la bande qui rôde depuis quelque temps aux environs de Cori, l'ancienne Cora, la patrie de Ponce-Pilate, et il était venu en cette ville chargé de remplir une terrible mission. Comme j'ai pu m'en convaincre par la lettre qu'il tenait cachée dans la doublure de son habit, ce brigand devait voler un enfant d'un des plus riches citoyens de cette ville, l'emporter dans les montagnes et demander ensuite une forte rançon. Heureusement que je le connaissais, car c'est un ancien résidant de Velletri qui, après avoir commis les crimes les plus horribles, avait échappé à la justice en se réfugiant dans les

montagnes et en se joignant quelques jours plus tard à une bande de brigands. »

Deux semaines après son arrestation, notre brigand subit son procès et est condamné à être fusillé. Deux religieux se rendent à la cellule du condamné et offrent leurs services pour le préparer à la mort. Le malheureux pécheur refuse ; il ne veut pas entendre parler de Dieu. Les zélés religieux reviennent plusieurs fois à la charge, mais en vain ; leurs paroles de consolation sont accueillies par des jurements et des blasphèmes. Le cœur de ce brigand reste aussi dur que le roc.

La veille de l'exécution, les courageux apôtres entrent de nouveau dans le cachot du prisonnier et lui parlent avec des larmes dans la voix du sort épouvantable qui lui est réservé s'il meurt dans l'im-pénitence finale.

« C'est trop tard, reprend le brigand, et je suis trop criminel pour que Dieu me pardonne. Rien ne peut m'arracher des flammes de l'enfer, que je vois déjà entr'ouvert sous mes pieds. »

Les religieux redoublent de courage et d'efforts. Le brigand résiste toujours en répétant :

« C'est trop tard. »

Minuit sonne, et toujours la même obstination de la part de ce grand criminel. La nuit s'écoule au milieu des pleurs et des prières des dignes fils de saint François. Et le prisonnier continue de hurler qu'il est damné et que rien ne peut le sauver.

Il est 5 heures du matin. Encore trois heures, et le brigand va paraître chargé d'iniquités devant son souverain Juge. Les prêtres se jettent à ses pieds et le conjurent de réciter avec eux le *Souvenez-vous* de saint Bernard. A cette ardente supplication, le condamné porte les yeux vers la voûte de son obscur cachot, joint les mains sur sa poitrine oppressée, récite le *Souvenez-vous*, éclate en sanglots et tombe à genoux en criant :

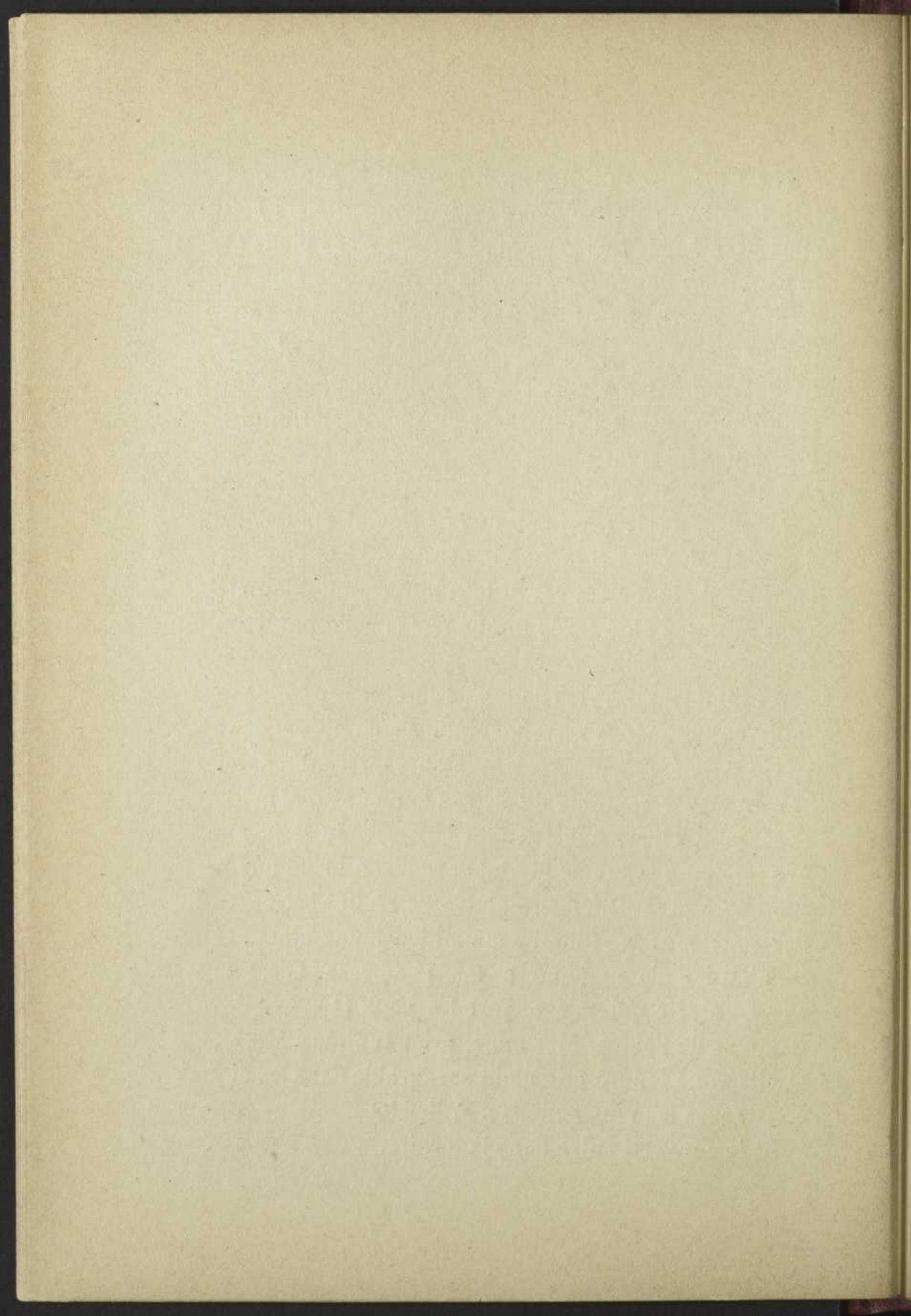
« Mon Dieu, pardon ! »

La glace était rompue, et le brigand était converti. Il fait une confession générale, assiste au saint sacrifice de la messe, reçoit la sainte communion et, cinq minutes plus tard, tombe sur la voie publique frappé de six balles.

Avant de mourir, le condamné adresse la parole à la foule, énumère tous les crimes qu'il a commis pendant sa vie et demande pardon à tous ceux qu'il a offensés.

« Je meurs content, dit-il, car je meurs réconcilié avec mon Dieu, que j'ai tant outragé. Je dois ma conversion à la bonne Madone. Sur son lit de mort, mon père m'avait fait promettre de réciter le *Souvenez-vous* tous les jours. J'étais bien jeune alors, et je n'ai jamais manqué à ma promesse. C'est la Vierge Marie qui m'a ouvert les yeux et sauvé des flammes de l'enfer. Mes amis, priez toujours Marie, et elle vous tendra une main secourable dans les circonstances les plus pénibles. Adieu ! »

Et le converti entre dans l'éternité.



UNE

VEILLÉE CHEZ MA GRAND'MÈRE

« Au temps de ma plus tendre jeunesse, me disait un jour un de mes bons amis de collège, ma grand-mère Josephte me raconta trois histoires effrayantes, que je n'oublierai jamais de ma vie. Veux-tu que je te les raconte à mon tour ?

— Certainement ; il n'y a rien que j'aime autant que ces contes du temps de mes aïeux.

— Ce ne sont pas des contes comme ceux que tu lis dans les *Mille et une Nuits*, mais des histoires vraies, comme le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. Écoute-moi, et tu verras que je dis la vérité.

— Tu as la parole.

— Comme toute vieille paroisse du nord du fleuve Saint-Laurent, celle de X... a ses légendes de couleur sombre et d'odeur diabolique.

« A l'époque où le vieux rhum de la Jamaïque

coulait à flots, trois jeunes gens du village avaient passé la veillée au moulin seigneurial, rendez-vous des amateurs de gigues, de *reels*, de *plongeuses*, de danses rondes, d'*ailles de pigeons*. Sur le minuit, ils reprenaient le chemin du village tout à fait gailards, riant des prouesses et des gaucheries dont ils venaient d'être témoins. Comme ils passaient devant le calvaire, qui s'élevait alors à un millé à l'est du moulin, aucun d'eux n'ôta son chapeau ni ne fit le signe de la croix. Cette irrévérence leur porta malchance.

« — Mes fistons, dit l'un des trois, ne trouvez-vous pas comme moi que c'est éreintant de s'en aller comme cela à pied dans le chemin du Roi, après avoir eu autant de plaisir et brûlé le plancher du moulin pendant quatre heures consécutives ?

« — Oui, reprend un autre, c'est fâcheux de n'avoir pas un ami assez généreux pour nous prêter sa cavale, qui nous aurait transportés chez nous dans le temps de le dire. Il n'y a pas un seul de nos danseurs qui pense à nous après la veillée. Il faut se morfondre pour faire plaisir à ces gens-là et eux...

« — Écoute, dit le premier, n'entends-tu pas venir un cheval au galop ? Oui, c'en est un, et il se démène tout aussi fièrement que vous autres tantôt. »

« Et de fait, arrive à eux, au grand galop, un splendide cheval, dont le poil noir reluit aux rayons de la lune. Il n'a ni selle, ni bride, ni licou. Il s'arrête tout net auprès d'eux, il fait trois ou quatre

tours gracieux et se fouette les flancs de sa longue queue. Il semble offrir ses services.

« — Tiens, Quénon, dirent ses deux compagnons de route, voilà une excellente chance pour toi, prends-la. Comme tu restes plus loin que nous, saute sur cette bête et va te coucher.

« — Oui, mes amis, je suis votre conseil. Quand bien même ça serait le diable métamorphosé en cheval, je vais lui en donner un air d'aller, et tu vas suer, mon beau, dit-il en lui caressant le cou. Regardez-moi faire. »

« Aussitôt dit, aussitôt fait. Quénon saisit la crinière d'une main vigoureuse et, d'un élan, le voilà sur le dos du plus magnifique coursier qu'il ait enfourché de sa vie.

« Mais à peine Quénon est-il à cheval, que la bête part comme un éclair. Du premier bond, elle franchit une distance de deux milles ; du deuxième, elle tombe sur le bord d'une rivière ; et, au moment où elle s'élançait pour la troisième fois, Quénon, tout navré et perdant haleine, se jette par terre au risque de se casser les os, et il la voit continuer ses bonds effrayants. La voilà dans le fleuve ; ses pattes touchent aussi légèrement l'eau que tantôt la terre. Rendu au milieu du Saint-Laurent, large de cinq lieues en cet endroit, le beau cheval noir fait entendre un rire sardonique, dont les échos se répercutent au loin, et disparaît au milieu d'un nuage de feu et de fumée.

« Au petit jour seulement, Quénon, épuisé de fatigue et de peur, arrivait chez son père. Après avoir changé de toilette, il courut à l'église faire l'aveu de ses péchés à son curé et demander pardon à Dieu de ses égarements passés. Sa conversion fut sincère, car on ne le vit plus aux veillées du moulin.

« Ses deux amis, témoins de cette terrible aventure, crurent que Quénon avait été entraîné dans le fleuve et qu'il s'était noyé. Le malheur arrivé à leur compagnon de plaisir les avait profondément touchés, et ils promirent aussitôt de changer de vie. Le lendemain matin, ils prirent, eux aussi, le chemin du confessionnal, où ils furent agréablement surpris de rencontrer Quénon, qu'ils croyaient mort.

« Ces trois jeunes gens devinrent ensuite des modèles de vertu dans leur paroisse et renoncèrent pour toujours à la danse et à la boisson.

« Comment trouves-tu mon histoire? me demanda le narrateur.

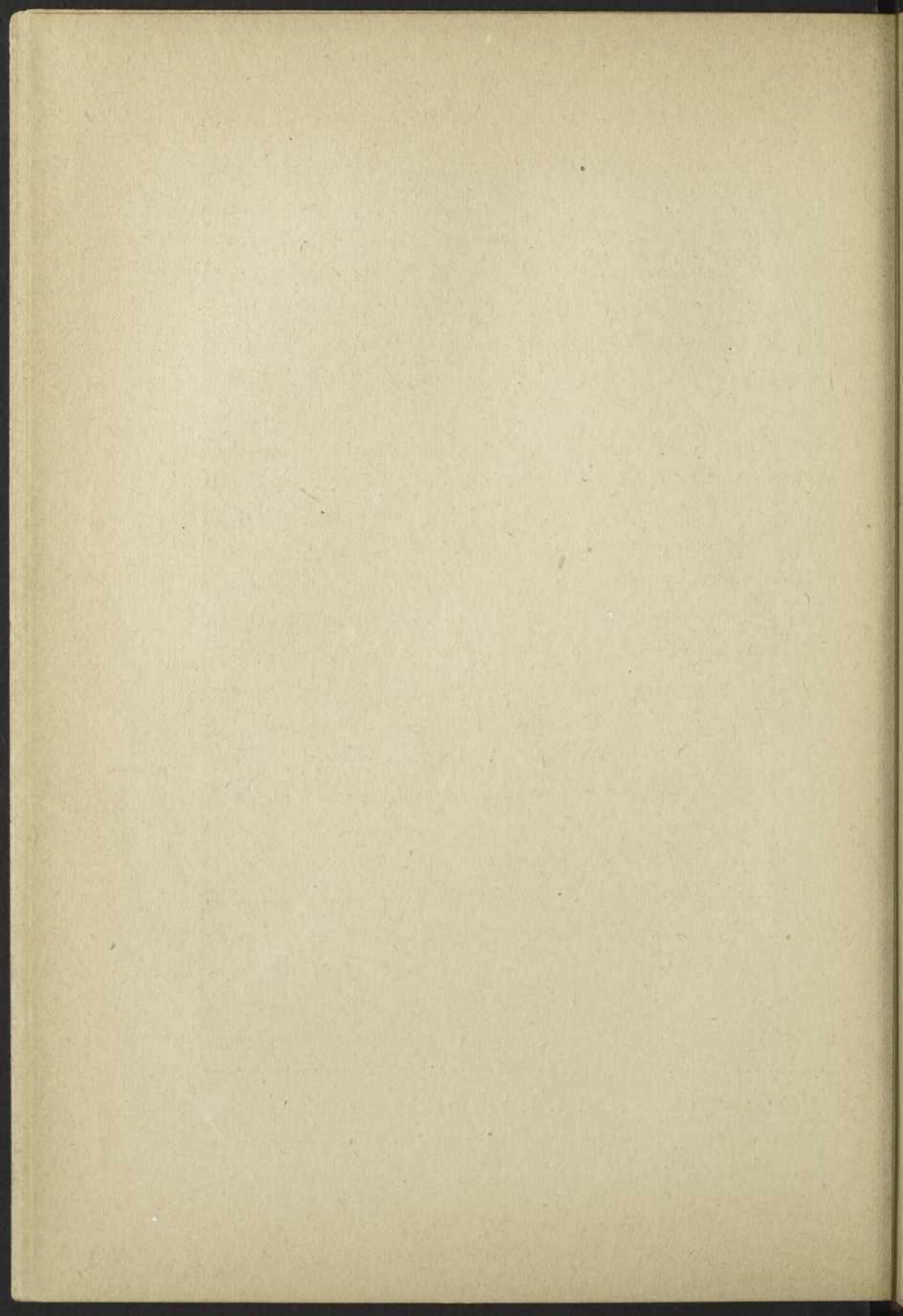
— Je te l'avoue en toute sincérité, j'y crois fermement, parce que le diable a joué le même tour à deux individus dans une paroisse du comté de Port-Neuf. »

*
* *

« Voici la deuxième histoire de ma grand'mère. Permets-moi de taire le nom de la paroisse où se passèrent les événements que je vais relater, parce



Du premier bond, la bête franchit une distance
de deux milles.



que les enfants des acteurs de la scène vivent encore.

« Deux familles faisaient la frayeur du deuxième rang de cette paroisse. Voisines et proches parentes, elles n'avaient d'énergie que pour l'ivrognerie et le blasphème. Quand la cruche de boissons arrivait bien pleine, les deux ménages, hommes vieux et jeunes, femmes et enfants, emplissaient à tour de rôle tasses et plats de fer-blanc. Une fois que la boisson avait produit son effet, c'était une bataille en règle qui commençait, accompagnée de hurlements affreux et de malédictions contre Dieu et les choses saintes. Tous les habitants du voisinage fermaient la porte de leurs maisons à clefs, éteignaient la chandelle ou la lampe de fer suspendue à la crémaillère et défendaient à leurs enfants d'écouter ce qu'on entendait au dehors ou de regarder ce qui se passait chez leurs infortunés voisins. On disait dans toute la paroisse qu'un grand châtiment allait frapper bientôt ces coupables, qui depuis longtemps ne fréquentaient ni église ni sacrements. Personne du rang ne voulait même porter leurs enfants au baptême.

« Un soir, les deux familles avaient bu outre mesure. Le souper à peine terminé, tous ces ivrognes se mirent à parcourir la voie publique en hurlant et en blasphémant ; les enfants frappaient leurs parents et les donnaient au diable, et les parents leur rendaient la pareille. Bien qu'ivres, ils s'aperçurent néanmoins qu'il y avait au milieu d'eux plusieurs hommes au visage noir qui riaient, blasphémaient et

les excitaient à se battre. Enfin, à bout de force, une famille entra au logis.

« La famille voisine n'avait pas encore la mesure tout à fait pleine : de nouvelles rasades achevèrent l'œuvre diabolique, et tous ces ivrognes se mirent à pousser des beuglements et des jurements qui faisaient dresser les cheveux à tous les habitants des environs.

« Dans la maison, dont la porte était toute grande ouverte, il n'y avait aucune lumière, bien que la nuit fût venue depuis longtemps.

« Cependant, tout à coup un enfant s'écrie :

« — Maman, regarde donc ce qu'il y a dans la maison ; ça éclaire. »

« Le père de dire :

« — Si c'est quelque maudit qui veut nous faire peur, je lui casse la tête. Venez avec moi. »

« Et tout le monde entre en titubant.

« Dans l'obscurité se promenait un monstre de la taille d'un gros chien, les yeux et la langue en feu. Après avoir fait quelques tours au milieu des spectateurs, l'animal va se coucher sous une table, tout en les fixant de ses yeux étincelants.

« — Disons le chapelet, c'est le mauvais esprit, » s'écria la mère.

« Et aussitôt tous tombent à genoux, bien dégrisés, et demandent à Dieu miséricorde et pardon.

« Le chapelet terminé, le monstre avait disparu. Mais personne ne voulut se mettre au lit.

« Au lever du jour, toute la famille se rendit à l'église, pria le curé de dire une messe pour elle et promit de se corriger.

« Ces malheureuses victimes de l'intempérance changèrent de conduite et firent élever, quelques semaines plus tard, une croix ou plutôt un calvaire en face de leur demeure, sur le chemin du Roi.

« Les descendants de cette famille sont aujourd'hui de bons chrétiens. »

*
* *

« Je vais remettre ma troisième histoire à un autre jour, car je crains de t'ennuyer.

— Non, continue; toutes ces histoires du temps passé m'intéressent au suprême degré.

— Je me rends à ton désir, en laissant parler ma grand'mère. C'est un fait historique qu'elle va te remettre en mémoire.

« En 1853 et en 1854, un amusement venu on ne sait d'où s'introduisit dans la paroisse de Sainte-Anne de la Pocatière : faire tourner les tables et les faire parler. C'était devenu presque tous les soirs un passe-temps général; vieux et jeunes, tous y prenaient part et croyaient au langage des tables tournantes. Cependant personne ne pensait que le diable fût au fond du sac. Si l'on constatait que la table avait dit la vérité, on y ajoutait foi. Il est tout pro-

bable que la table mentait très souvent, mais alors on ne le remarquait pas. Si l'on mettait un objet béni sur la table en mouvement, elle s'arrêtait tout net jusqu'à ce qu'on l'eût enlevé. On s'amusait, mais on ne réfléchissait pas.

« La même chose se passait dans les paroisses voisines et même dans la bonne ville de Québec. Mais c'est à Saint-Anne de la Pocatière que se produisit le fait décisif qui engagea l'autorité diocésaine à défendre le jeu des tables tournantes, et voici dans quelle circonstance.

« Un paroissien, chrétien exemplaire, mourut muni de tous les secours de la religion. Pendant qu'on faisait la veillée au corps et qu'on priait pour le repos de son âme, quelques jeunes gens se réunissaient dans une maison voisine pour faire la causerie avec les trois filles de ce brave habitant. La conversation roula sur différents sujets et tomba finalement sur les tables tournantes. L'un des cavaliers dit alors :

« — Faisons donc tourner la table pour savoir où est l'âme du défunt. »

« Aussitôt on forme la chaîne des doigts autour de la table, et l'un d'eux demande :

« — Si l'âme du défunt est au ciel, frappe un coup ; si elle est dans le purgatoire, frappe deux coups ; si elle est en enfer, frappe trois coups. »

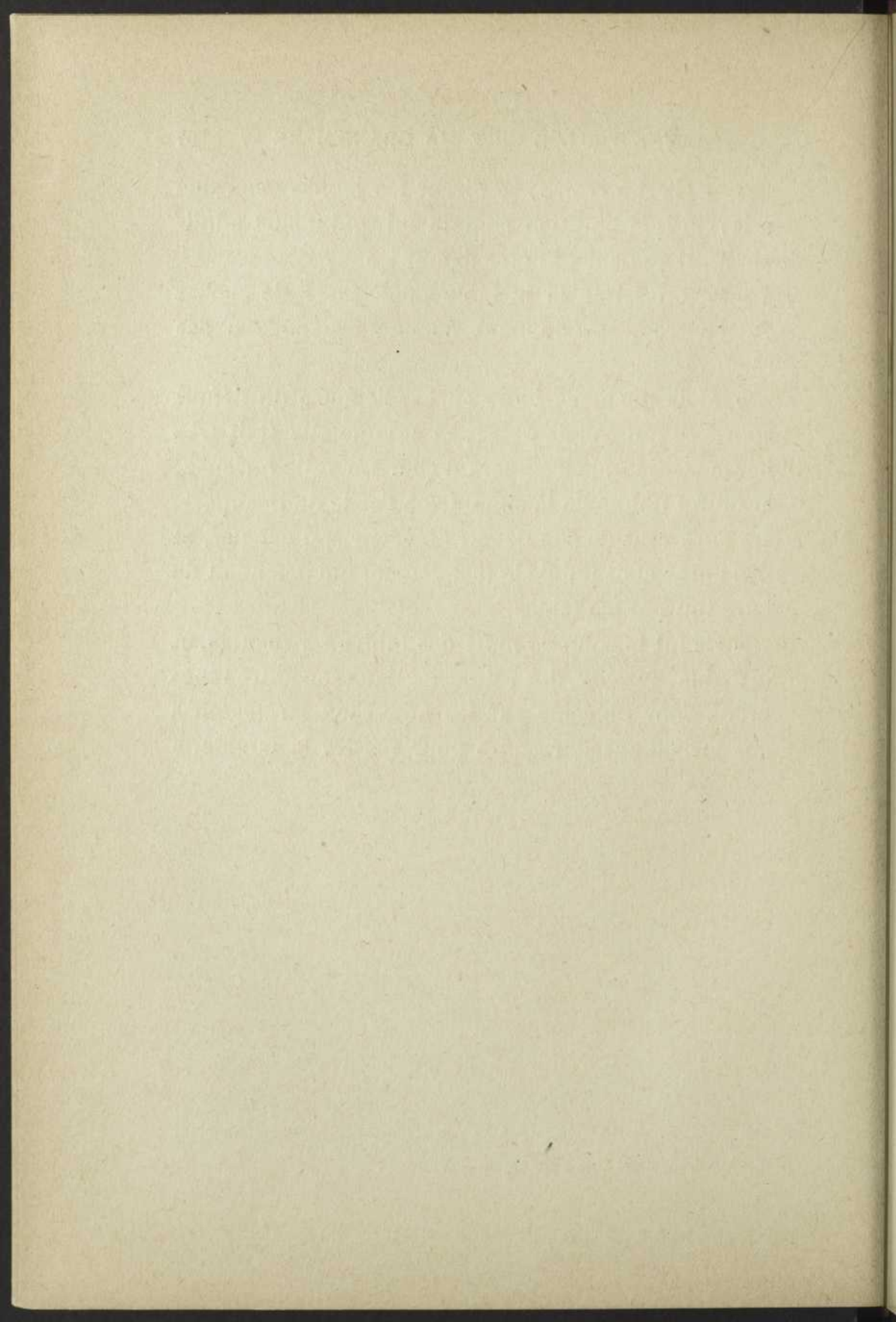
« La table se soulève alors lentement et frappe trois coups.

« — C'est à croire, se dirent les jeunes gens surpris; un bon chrétien comme lui, qui meurt administré, il ne peut pas être damné! »

« Et on laisse là la table pour jaser de choses et d'autres, ne donnant aucune croyance à ses réponses.

« Mais quelques jours après, l'épouse du défunt apprit ce qui s'était passé, et comme elle était très nerveuse, la folie s'empara d'elle. La voilà furieuse, et on fut obligé de la conduire à l'asile de Beauport. Le curé crut de son devoir d'avertir son évêque, et peu après était publié le mandement qui défendait de faire tourner les tables.

« Ce fut le coup de mort des tables tournantes, et le diable, furieux, dut retourner dans son antre ténébreux pour réfléchir sur les nouveaux stratagèmes auxquels il aurait recours pour perdre le monde. »



LA FIN DU MONDE

L'année 1869 fera époque dans les annales de la belle et riche paroisse de S... On en parlera longtemps comme ayant été une année de grâces et de bénédictions abondantes pour cette paroisse, qui s'élève coquettement sur la rive nord de la rivière Saint-Jean, dans le district de Madawaska. Tous les fidèles, saisis d'une frayeur religieuse, se sont convertis ; et il y avait parmi eux, comme dans beaucoup d'autres villages du reste, des *durs à cuire*, comme on dit vulgairement, des endurcis qui n'avaient pas été à confesse depuis longtemps. Missions sur missions, sermons sur sermons, rien n'avait pu les déterminer à venir se courber sous la main qui pardonne, qui bénit et qui console. Tous les efforts, toutes les luttes, tous les assauts du courageux et dévoué curé pour s'emparer de la forteresse du démon furent inutiles. Ces malheureux pécheurs, dominés par le respect humain ou une fausse honte, fuyaient le confessionnal et semblaient décidés à mourir dans l'impénitence finale.

*
* *

Il est bien vrai qu'une petite cause peut souvent produire de grands effets; car la conversion de toute cette paroisse est due tout simplement à un œuf de poule. Le lecteur doit rire en nous entendant dire qu'un œuf de poule a changé tout à coup les sentiments religieux de toute une population. De prime abord, nous l'avouons, ce fait paraît un peu étonnant; car quel rapport peut-il y avoir entre une conversion et un œuf? Tout de même, c'est le cas, et nous allons le démontrer.

Par un beau matin du mois de juillet, un brave cultivateur de S... se rend à sa grange pour ramasser les œufs que ses poules avaient déposés dans leurs nids depuis la veille. La moisson est assez abondante. Au dernier nid, ses regards tombent sur un œuf qui n'a pas la même apparence que ses voisins; il est de couleur rose et, comme au festin de Balthazar, une main invisible et mystérieuse avait tracé des caractères prophétiques sur la surface la plus proéminente de l'ovale. Notre homme reste tout stupéfait, il croit rêver, il se frotte les yeux pour voir s'il ne s'est pas trompé; et il constate qu'il a bien vu et qu'il voit bien. Il se tient près du nid et n'ose toucher l'œuf prodigieux.

« C'est pourtant, dit-il, un œuf que je vois là. »

Sa curiosité est vivement excitée, mais il hésite à jeter l'œuf dans son panier.

Après quelques instants de réflexion et d'hésitation, il se décide néanmoins à mettre la main sur cette merveille. Il prend donc l'œuf avec un respect vraiment religieux et l'examine avec la plus grande attention. Tout à coup il laisse échapper l'exclamation suivante :

« O mon Dieu, ayez pitié de moi, ayez pitié de ma femme et de mes enfants! »

Et il se met à genoux.

*
* *

Sa femme arrive sur ces entrefaites. On peut s'imaginer quelle fut sa surprise en voyant son mari dans cette position.

« Que fais-tu là? lui dit-elle, en riant aux éclats. Est-ce que tu pries pour que tes poules pondent plus à l'avenir? »

Le mari se lève et répond ainsi à sa femme :

« Au lieu de rire, tu devrais pleurer sur tes péchés, comme les filles de Jérusalem.

— Mais pourquoi pleurer? Je n'ai aucun crime à me reprocher.

— Pauvre femme, c'en est fini de nous. La fin du monde arrive.

— Comment! la fin du monde! »

Elle devient alors sérieuse.

« Eh bien! oui, regarde cet œuf, — c'est l'œuf mystérieux, — et lis les inscriptions qui sont gravées sur l'enveloppe. »

La femme, en apercevant l'œuf en question, fait un bond et recule de trois pas.

« Ne crains rien, reprend le mari, c'est un objet inoffensif. Examine-le attentivement, et tu verras si nous devons rire ou pleurer. »

La femme, rassurée par ces paroles, prend l'œuf et lit les mots suivants :

GUERRE UNIVERSELLE

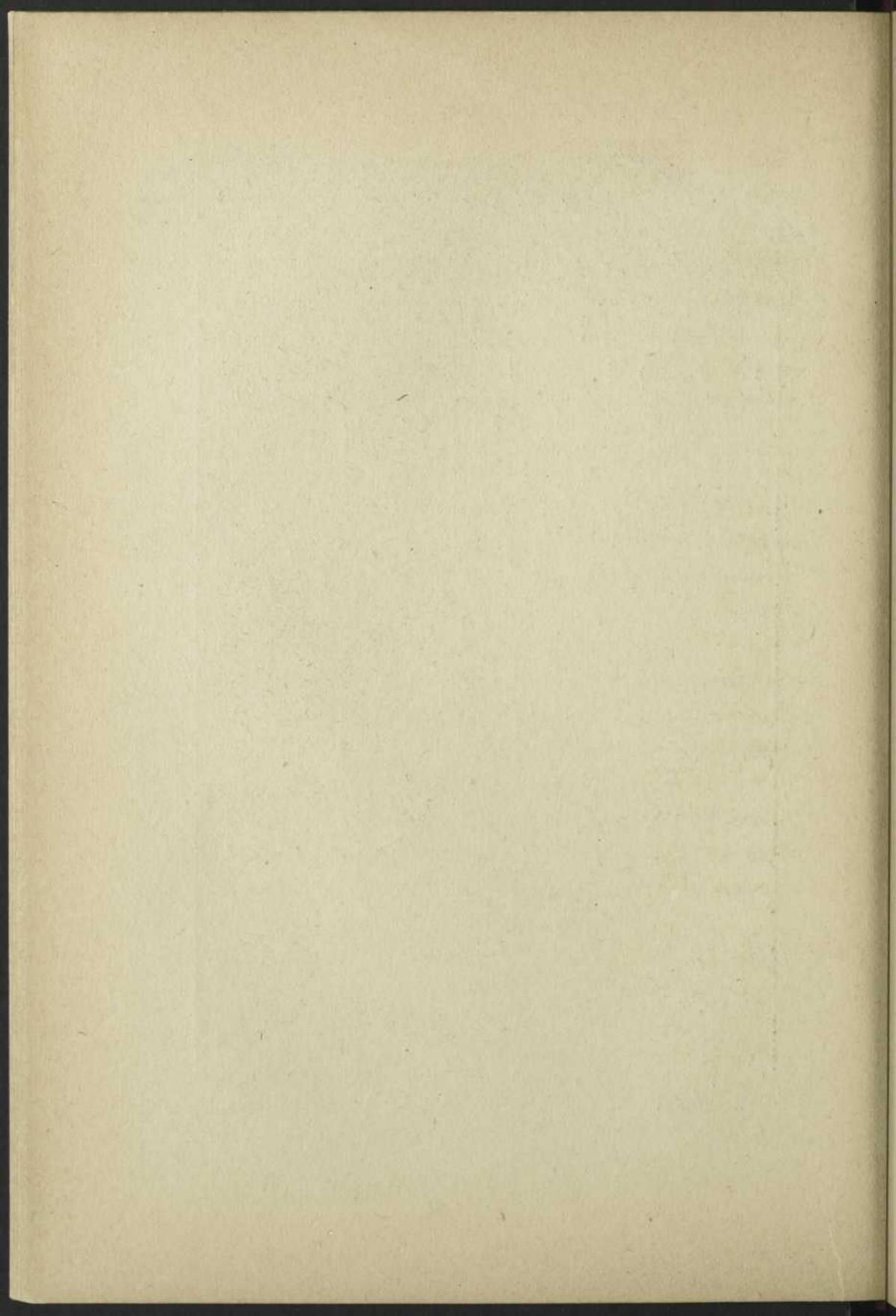
PESTE ÉPOUVANTABLE

Fin du monde

« Ah! mon Dieu, s'écrie-t-elle. Tu as raison de prier et de demander au Créateur pardon de toutes les fautes dont nous nous sommes rendus coupables. Nous avons là un avertissement du Ciel. C'est bien clair : la guerre va se déclarer dans tout l'univers et sera suivie de la peste, et puis arrivera la fin du monde, qu'on nous prédit depuis si longtemps. Mais que vas-tu faire de cet œuf? »



Il se tient près du nid et n'ose toucher l'œuf prodigieux.



Le mari et la femme réfléchissent quelque temps sur le parti à prendre et décident enfin d'aller montrer l'œuf prodigieux au curé de la paroisse. Le vénérable pasteur est bien étonné; mais il ne peut expliquer le mystère.

L'œuf mystérieux fit grande sensation dans la paroisse. Les prophéties que l'enveloppe contenait créèrent une véritable panique parmi les habitants.

On répétait partout que la fin du monde était proche; et tous les fidèles de voler à confesse et de demander pardon. Ce fut une conversion générale; personne ne resta en arrière.

Le possesseur de l'œuf miraculeux eut une heureuse idée :

« Si je parcourais, dit-il à sa femme, les campagnes et les villages avec mon œuf en demandant cinq sous par tête pour le montrer, je ferais certainement de l'argent.

— Tu parles comme un gros livre, reprit la femme. Pars immédiatement, fais-toi aller la langue comme ces charlatans qui passent par ici de temps à autre pour nous vendre des remèdes, et sois sûr que nous deviendrons riches avant longtemps. Quand je te regarde, mon mari, je te trouve fin à croquer. »

*
* *

Voilà donc qu'aussitôt le mari part. Il traverse les campagnes situées sur la rive sud du fleuve Saint-

Laurent en bas de Québec. Son voyage lui rapporte de bons revenus.

Arrivé au collège de X..., notre homme vend son œuf pour la somme de deux piastres au professeur de physique, qui se trouvait en face d'un problème difficile à résoudre. Le professeur ne comprenait rien à ce nouveau genre de calligraphie. Il avait beau examiner l'œuf et le réexaminer, il ne pouvait que répéter :

« Mais c'est prodigieux ! »

Une certaine crainte religieuse commençait à s'emparer de son esprit. La grande nouvelle de la fin du monde avait fait le tour du collège et une panique semblable à celle que nous avons mentionnée plus haut était sur le point d'éclater, lorsque le médecin de l'institution vint trouver le professeur de physique et le prier de lui laisser voir l'œuf à sensation. Le professeur se fit un plaisir de lui montrer la *grande merveille* dont il venait de faire l'acquisition.

Le médecin jette alors un bruyant éclat de rire, qui remplit tout le cabinet de physique. Le professeur est très surpris de l'hilarité du médecin en présence d'un prodige aussi étonnant.

« Vous me paraissez étonné, lui dit le médecin, de ce que je ne sois pas tombé par terre en apercevant votre œuf mirobolant. Reprenez vos sens ; les caractères gravés sur la surface de cet œuf sont tout à fait faciles à exécuter, et le premier venu peut en faire autant et même mieux. »

La bouche et les yeux du professeur s'élargissent outre mesure.

Le médecin continue :

« Je puis écrire de la même manière sur tous les œufs que vous voudrez. »

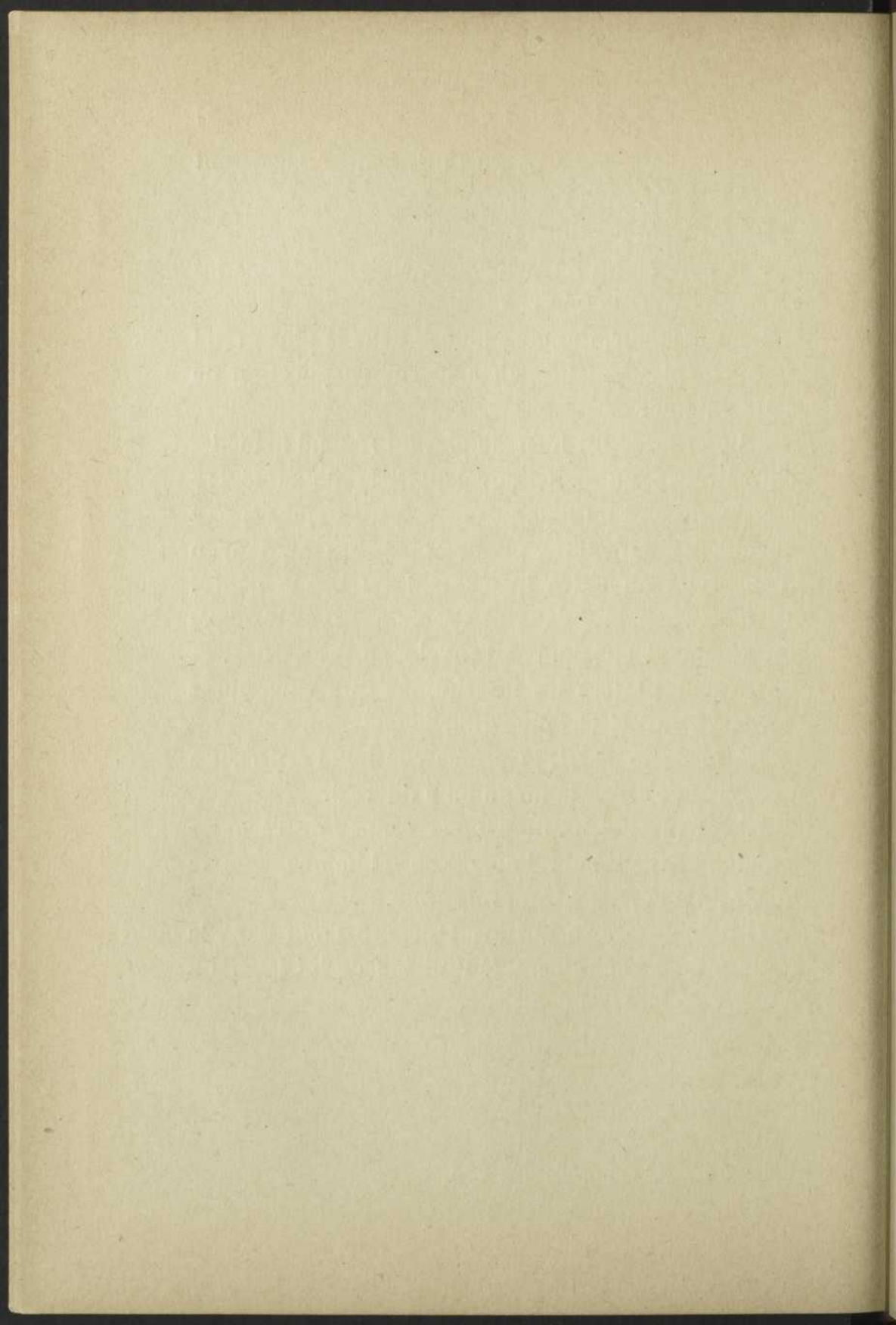
Le professeur, toujours plongé dans le plus grand étonnement, demande au médecin l'explication de cette énigme.

« Le procédé est bien simple, lui répond le médecin. Prenez un œuf, enveloppez-le d'une légère couche de cire ou d'une graisse quelconque; tracez ensuite les caractères qu'il vous plaira au moyen d'un stylet ou autre instrument du même genre. Plongez votre œuf dans de l'acide acétique ou dans du vinaigre; enveloppez l'enveloppe graisseuse, et votre œuf portera les inscriptions que vous aurez écrites. Ce n'est pas plus difficile que cela. »

Le médecin parti, le professeur fait l'expérience suggérée et constate qu'on lui a dit vrai.

L'œuf prodigieux dont nous venons de raconter l'histoire avait subi l'opération chimique que le médecin a expliquée au professeur.

C'était un voisin qui avait déposé l'œuf dans la grange de son ami dans le seul but de lui jouer un tour et de lui faire peur.



LE MOULIN DU DIABLE

Nous venons de mettre la main sur un manuscrit fort précieux : c'est le journal d'un de nos anciens compagnons d'armes, décédé à Québec il y a dix-huit à vingt ans. Cette relation renferme de très jolies légendes, que les braves habitants des paroisses des Écureuils, du Cap-Santé et de la Pointe-aux-Trembles ont recueillies de la bouche de leurs bien-aimés ancêtres et dont la tradition se transmet avec un soin jaloux de génération en génération.

Nous avons lu ces légendes avec un vif plaisir et nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant quelques-uns de ces récits épisodiques mais épiques de notre histoire nationale. Nous laisserons la parole à notre bon ami L..., qui va nous transporter à trente milles en amont de Québec, dans la paroisse des Écureuils, située sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent.

« Bien souvent, dans mon jeune âge, dit-il, j'aimais à me promener sur les bords enchanteurs de la

rivière Jacques-Cartier et à contempler les deux énormes caps qui en gardent l'entrée comme deux sentinelles vigilantes. Ces lieux, remarquables par leur beauté naturelle et pittoresque, ont été le théâtre de luttes héroïques et sanglantes entre les Français et les Anglais. Le soc de la charrue du laboureur a plus d'une fois ramené sur la surface du sol des débris de sabres et de mousquets, comme pour inspirer aux générations futures le respect qu'elles devront à la mémoire des vaillants capitaines qui ont arrosé de leur sang ces champs de bataille.

« Outre les brillants faits d'armes compulsés par les historiens, les anciens de la paroisse ont recueilli de la bouche de leurs aïeux une foule de légendes merveilleuses, des contes de revenants, de loups-garous, etc. La légende du moulin du Diable, entre autres, a été, pendant plus d'un siècle, un sujet de terreur pour toute cette région; car on le disait hanté par le diable lui-même, et c'est pour cela qu'on l'avait baptisé de ce nom peu poétique. Le moulin dont je parle s'élevait dans le « Fonds de Jacques Cartier »; mais, aujourd'hui, on n'en voit plus que les ruines. Toutes les fois que je passais près de cette vieille mesure, même en plein jour, j'étais saisi de frayeur; car il me semblait voir à travers les ruines la figure de quelques diabolins avec leurs grandes cornes, leurs longues queues et leurs fourches traditionnelles.

« Par un beau soir du mois de juillet, désirant

respirer l'air embaumé de mon pays et me reposer dans la solitude, je pris le chemin qui conduit à Jacques-Cartier, et je descendis sur le bord de la rivière du même nom. Le soleil disparaissait alors derrière les grands arbres qui se dressent majestueusement sur la falaise du Cap-Santé, et les ténèbres s'allongeaient peu à peu sur l'onde bondissante. Le spectacle qui se déroulait devant moi aurait fait le sujet d'une magnifique peinture; je le contemplais avec allégresse, mais je ne pouvais m'empêcher d'éprouver en même temps un sentiment d'effroi, parce que j'entrevois dans le fond noir du tableau les ruines du moulin du Diable.

« Je continuai cependant ma promenade, et je me préparais à allumer ma pipe, lorsque j'entendis un bruit semblable à celui que fait une petite pierre qu'on lance dans une rivière. Je regardai de tous côtés, et j'aperçus bientôt la silhouette d'un homme robuste qui, assis sur le sommet d'un rocher, faisait la pêche au doré. Je m'approchai tranquillement du pêcheur, que je reconnus aussitôt, et je l'apostrophai ainsi :

« — Holà! père Godin, il paraît que vous n'avez pas peur du diable, puisque vous pêchez à la brunnante si près de sa demeure. »

« Le père Godin, tout occupé au plaisir de la pêche, ne m'avait pas entendu venir vers lui; aussi fit-il un bond prodigieux à cette exclamation; mais il reprit bientôt son aplomb et me répondit :

« — Ah! bonsoir, mon petit Louison. Moi avoir

peur ! mais tu me connais, et tu sais bien que je ne crains pas plus le diable que les voleurs et les brigands passés, présents et futurs. Tu arrives fort à propos. Je m'aperçois que tu te prépares à fumer ; par conséquent, tu dois avoir des allumettes dans tes poches. Imagine-toi donc que je suis parti si pressé de la maison, que j'ai oublié de prendre mon « batte-feu ». Viens t'asseoir, et nous « tirerons une touche » ensemble.

« — C'est ce que je venais faire ; car, en vous apercevant, je me suis dit : je vais aller fumer la pipe avec le père Godin, et nous causerons en même temps des fameuses ruines qui sont là, à quelques pas de nous. »

« Un sourire effleura les lèvres du pêcheur ; et, tout en bourrant sa pipe de bon tabac canadien, le père Godin reprenait :

« — Pourtant, c'est un fait certain qu'on a entendu du bruit dans cette mesure. »

« Je riais sous cape ; mais le bon vieux s'en aperçut.

« — Tu ris ! Bigre, si tu avais été à ma place, un soir, tu n'aurais pas ri et tu ne rirais pas aujourd'hui ; car, sans mon scapulaire et ma petite médaille de la Vierge Marie, je ne serais pas où je suis maintenant. Tiens ! quand j'y pense, je tremble encore comme un peuplier agité par l'aquilon. »

« Et, de fait, j'entrevis la frayeur peinte sur le visage du père Godin, qui jetait des regards furtifs

sur l'habitation diabolique. Mais ce ne fut qu'une ombre passagère, car il continua aussitôt d'une voix calme :

« — Tu dois savoir qu'il n'y a plus personne dans la maison de M. Lucifer, depuis que j'y ai couché un soir. Je n'ai pas froid aux yeux, tu sais; or, si j'ai eu peur, c'est que c'était effrayant, tu peux m'en croire.

« — Racontez-moi donc cette histoire-là. Je désire beaucoup connaître ce qui inspirait tant de crainte et de terreur aux braves habitants des Écureuils et du Cap-Santé, qui ont cherché à pénétrer ce mystère, mais qui avaient bien soin de se tenir à une certaine distance du moulin, de peur de voir des revenants ou d'entendre des chansons infernales. Je crois que vous êtes le seul qui ait osé entrer dans cette mesure, le soir, et réussi à faire cesser tous les racontages qui circulaient dans la paroisse à ce propos. »

« Le père Godin fut charmé de l'éloge sincère que je faisais de sa bravoure. Il se rendit donc à mon désir avec empressement. Secouant sa cendre de pipe sur son genou, il retira sa ligne de l'eau et me fit le récit suivant :

« — Le moulin dont tu vois les ruines était bâti au même endroit qu'occupait la maison de mon grand-père Jean Godin, du temps du fort Jacques-Cartier, qui fut pris par les Anglais commandés par le capitaine Fraser, dans le cours de l'automne de

1759. Le premier moulin, qui fut construit par un Anglais, fut emporté par la crue des eaux au printemps suivant. On en rebâtit un autre, qui devint, quelques années plus tard, la proie des flammes, et il n'en reste plus que les ruines qui sont là, à notre droite. On ne fit, dans la suite, aucune tentative pour le reconstruire. C'est de cette époque que datent toutes les histoires de revenants que tu as entendu raconter. On a cru pendant longtemps, et on le croit encore dans certaines familles, que ces ruines étaient hantées par des esprits infernaux. On disait qu'on voyait, tous les soirs, des lumières se promener dans toutes les parties de cette mesure; on a été même jusqu'à faire courir le bruit que l'on y avait vu le diable tout rouge habillé comme un soldat anglais, se dandinant avec une torche flamboyante à la main, chantant et blasphémant. Toutes ces histoires firent le tour de la paroisse, et tout le monde en fut effrayé.

« Un jeudi du mois d'août, il y a trois ans de cela, ma bonne vieille Madeleine, que j'aime autant qu'au jour de mon mariage dans la petite église des Écu-reuils, me dit :

« — Mais, mon bon Jean, on n'a pas de poisson pour demain, et tu sais que vendredi est un jour maigre. Prends donc ta ligne, descends à la rivière et emporte-moi une couple de beaux dorés pour notre dîner de demain. Hein! mon vieux? »

« Je ne me le fis pas répéter deux fois. Je cours chercher ma ligne favorite, ma pipe, mon tabac et mon briquet, et je descends, en fredonnant *la Claire Fontaine*, la côte qui conduit au rocher où nous sommes maintenant. Je viens toujours ici, en face de l'îlot, parce que c'est la meilleure place de toute la rivière pour prendre du doré. Mais, ce soir-là, la fortune ne me souriait point du tout; j'eus beau recourir à toute ma science de vieux pêcheur, le poisson fuyait mon hameçon. Aussi, il faut bien le dire, le temps n'était pas propice : la chaleur était accablante, il n'y avait pas un air de vent, la surface de l'eau était unie comme celle d'un miroir, le tonnerre grondait dans le lointain, et la noirceur arrivait à pas de géants. Cependant je ne bougeais pas de mon poste, je voulais à tout prix capturer deux ou trois dorés; car je n'aurais pas eu belle façon de retourner à la maison les mains vides. Ma bonne Madeleine, malgré la tendre affection qu'elle me témoigne, aurait pu me gouailler et peut-être me priver de mon dîner le lendemain.

« Tout à coup je sens mordre; je tire vivement ma ligne, mais le poisson que je tiens au bout de ma ficelle est très gros et il se débat comme le diable dans l'eau bénite, à tel point que ma perche casse. Inutile d'ajouter que mon prisonnier s'empresse de fuir et de disparaître pour ne plus revenir. Comme il faisait déjà noir et que l'orage devenait de plus en plus menaçant, je pris le parti de lever le pied et de

retourner à la maison; car Madeleine m'avait dit en partant :

« — Mon cher Jean, on va avoir de l'orage, le temps se graisse; reviens de bonne heure et passe loin des ruines du moulin.

« — N'aie pas peur, femme, je serai ici avant l'orage. Quant au moulin, il n'y a pas plus de diable dedans que sur la main. Bonsoir; dans deux heures je serai ici, avec une bonne « brochetée ».

« Deux heures s'étaient écoulées, et je n'avais pas de brochetée.

« Au moment où je me levais pour retourner au logis, un éclair épouvantable sillonna la nue, un coup formidable de tonnerre ébranla les deux caps qui se dressent de chaque côté de la rivière, et la pluie commença à tomber par torrents. Ce fut un véritable déluge. Que faire? J'étais en chemise, et l'eau me pénétrait jusqu'aux os. Il n'y a pas à balancer, il faut que je me mette à l'abri, et, comme le moulin se trouve à deux pas de moi, je me réfugie dans cette mesure, malgré les recommandations de ma bonne Madeleine.

« Dans ce temps-là, il y avait sur l'aile droite du moulin une partie du toit qui était encore debout. Je grimpe avec beaucoup de difficulté sur une espèce d'échafaudage en planches qui se trouvait sous cette couverture, et je me couche sur ce lit de camp en attendant le retour du beau temps.

« Il y avait à peine une demi-heure que j'étais là,

dans ces ruines, lorsque j'entendis une forte exclamation en anglais, suivie d'un formidable juron contre la température. Je compris parfaitement le sens de cette phrase, parce que je savais passablement bien baragouiner l'anglais à cette époque. J'eus peur, quoique je ne sois pas un lâche, comme tu vas le voir.

« Je porte mes regards vers la rivière, et, à la lueur d'un éclair, je distingue trois hommes, vêtus de chemises rouges, dans une chaloupe qui aborde près du moulin. Je fais aussitôt le signe de la croix et je récite toutes les prières que ma pauvre défunte grand'mère m'avait enseignées dans ma plus tendre jeunesse; car le doute n'était plus possible : c'étaient certainement les habitants du moulin, c'est-à-dire le diable et ses diabolins.

« Le plus grand, qui me paraissait être le chef de la petite bande, dit à l'un de ses compagnons :

« — John, va faire partir la grande roue du moulin, et entrons vite nous mettre à l'abri de la pluie et prendre un bon coup de brandy. Voilà déjà trop longtemps que nous sommes dehors, pour ce que cela nous a payés. C'est un diable de voyage. »

« Et il se mit à jurer et à maudire contre le temps, contre le ciel et contre tous les saints.

« En entendant ces jurements épouvantables, les cheveux me dressaient sur la tête, et j'aurais donné tout ce que je possédais pour être dans ma maisonnette, auprès de ma bonne Madeleine, qui devait être inquiète sur mon sort.

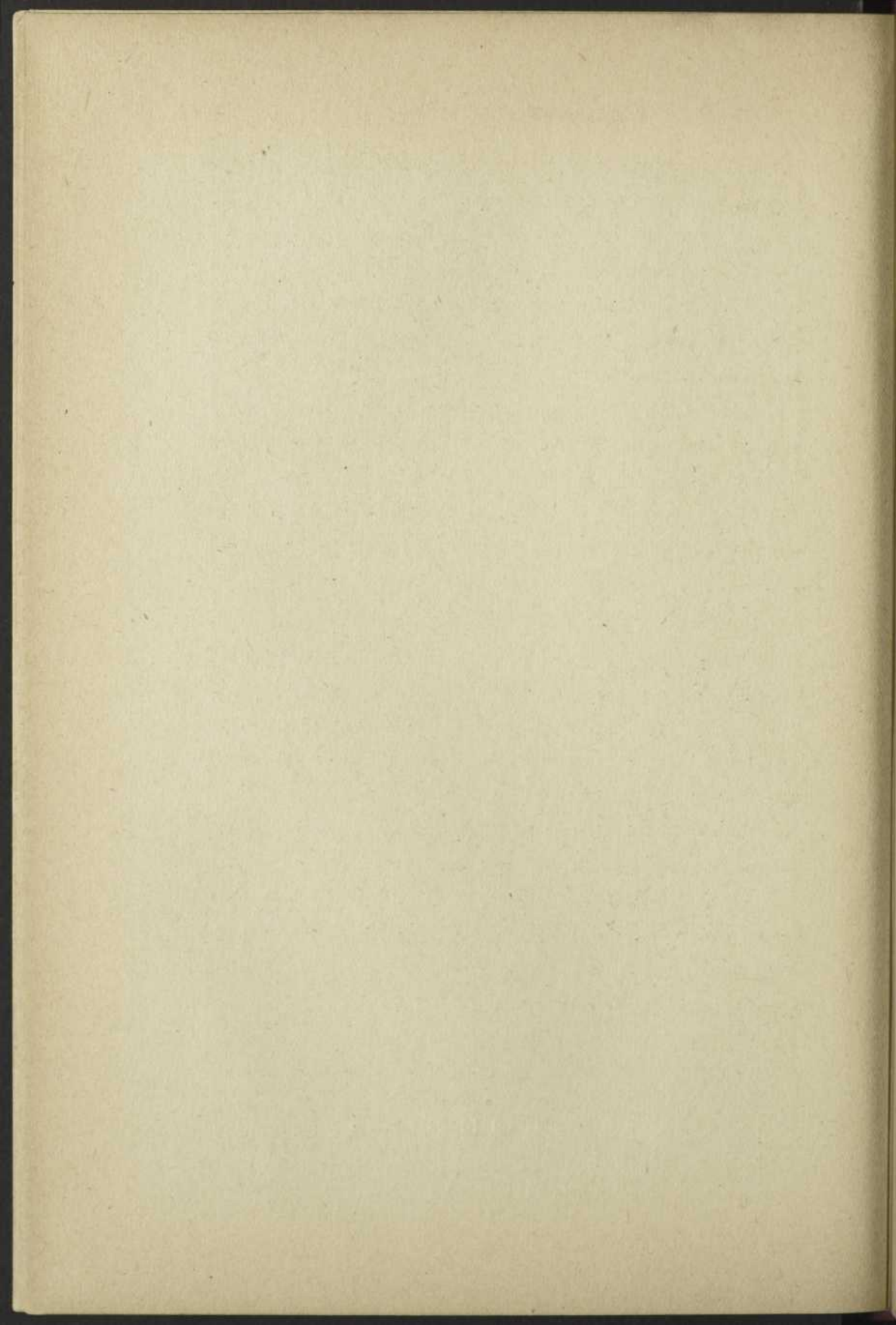
« Les chemises rouges amarrent leur embarcation à un bouleau près du moulin, entrent dans la masure, viennent s'installer au-dessous de moi et allument un bon feu. Après avoir pris *une larme*, ils font un excellent repas avec les provisions qu'ils ont apportées de la chaloupe et causent des différents vols qu'ils viennent de commettre dans les paroisses de Saint-Augustin et de la Pointe-aux-Trembles.

« D'après leurs discours, je m'aperçois que ce n'est pas le diable que j'ai là, auprès de moi, mais bien quelques-uns de ses suppôts, qui vivent de meurtres, de vols et de rapines de toutes sortes. Je comprends bientôt qu'ils appartiennent à la célèbre bande des brigands du Cap-Rouge qui, sous les ordres de Chambers, s'est signalée par ses déprédations dans la ville de Québec et ses environs. Je les craignais alors autant que le diable; car, s'ils réussissaient à me découvrir dans mon réduit obscur et aérien, c'en était fini de moi, et la paroisse des Écureuils aurait compté une veuve de plus dans ses registres de l'année courante.

« La position que j'occupais dans ma cachette me devint intolérable. Pour alléger la fatigue que j'éprouvais, je voulus me retourner sur l'autre *flanc*; mais, comme mon poids est plus lourd que celui d'un enfant, au mouvement que je fis pour changer de position, une planche cassa net et les deux bouts s'abattirent sur le feu de mes hôtes.



« Descends, ou tu es mort. »



« Une exclamation de fureur s'exhala aussitôt de la poitrine des trois bandits :

« — Il y a ici quelqu'un qui nous espionne ! »

« Et le chef ajouta :

« — Que ce soit le diable ou un être humain, il faut s'en emparer mort ou vif. Cherchons partout. Allume des torches, John, et hâte-toi. »

« Deux torches brillent aussitôt dans l'obscurité, et les lumières s'étendent vers mon gîte. Comme il ne me reste plus que deux planches pour reposer ma tête, les brigands aperçoivent immédiatement mon bonnet rouge, dont le gland passe à travers une fissure.

« Le chef dit alors à John :

« — Regarde là-haut ; vois-tu son bonnet rouge ? C'est le diable en personne ; car il n'y a que lui qui puisse grimper jusque-là. Faisons-le descendre à coups de pistolet, si nous ne pouvons pas l'atteindre autrement. »

« Il dit, et l'un des brigands se met à escalader le mur en ruines. Il monte sur une poutre et se trouve à cinq ou six pieds de moi. Les torches ne projetaient plus qu'une pâle lumière ; mais je le voyais par intervalle, à la lueur des éclairs. Il pointe son pistolet sur moi, en criant :

« — Descends, ou tu es mort. »

« Je n'hésitai pas un seul instant. Comme j'avais hérité un peu de la force de mon grand-père Jean, que les Anglais n'ont pu faire mourir, je lui lance

une planche par la tête, et mon agresseur dégringole sans tambour ni trompette jusque sur le terrain des vaches.

« La frayeur et la colère avaient triplé mes forces. Je soulève aussitôt une poutre de quinze pieds de longueur sur un pied d'épaisseur et je la jette sur le feu, qui menaçait alors de s'éteindre. Dans sa chute précipitée, ma poutre entraîne une autre pièce de bois, qui bondit, rebondit, donne contre la grande roue, la casse et en fait rouler les débris en bas du coteau, jusqu'à la rivière.

« Rendu presque fou par la peur, je me mets, sans savoir ce que je fais, à crier comme un forcené. Ces hurlements achèvent l'œuvre de mon salut; car les rôles sont changés. Tout à l'heure j'avais pris ces brigands pour des diables, et maintenant c'est moi qui, à leurs yeux, passe pour être le père des ténèbres. Une partie du moulin démolie, un de leurs compagnons assommé, des cris diaboliques; il n'en fallut pas davantage pour les convaincre que j'étais le diable en personne. Empoignant leur camarade que j'avais si mal reçu du haut de mon perchoir, ils s'embarquent précipitamment dans leur chaloupe et disparaissent au milieu de l'obscurité, en jurant que jamais le moulin de Jacques-Cartier ne leur servirait de refuge.

« Depuis cette époque, les habitants des Écureuils n'ont plus entendu de bruit ni vu de lumières dans le moulin du Diable.

« — D'après votre récit, reprit notre ami L..., c'était la bande du Cap-Rouge qui venait se réfugier de temps à autre dans le vieux moulin et que les habitants de notre bonne paroisse prenaient pour le diable?

« — C'est cela. La Providence s'est servie de ton humble serviteur pour chasser ces brigands du moulin, et voilà tout.

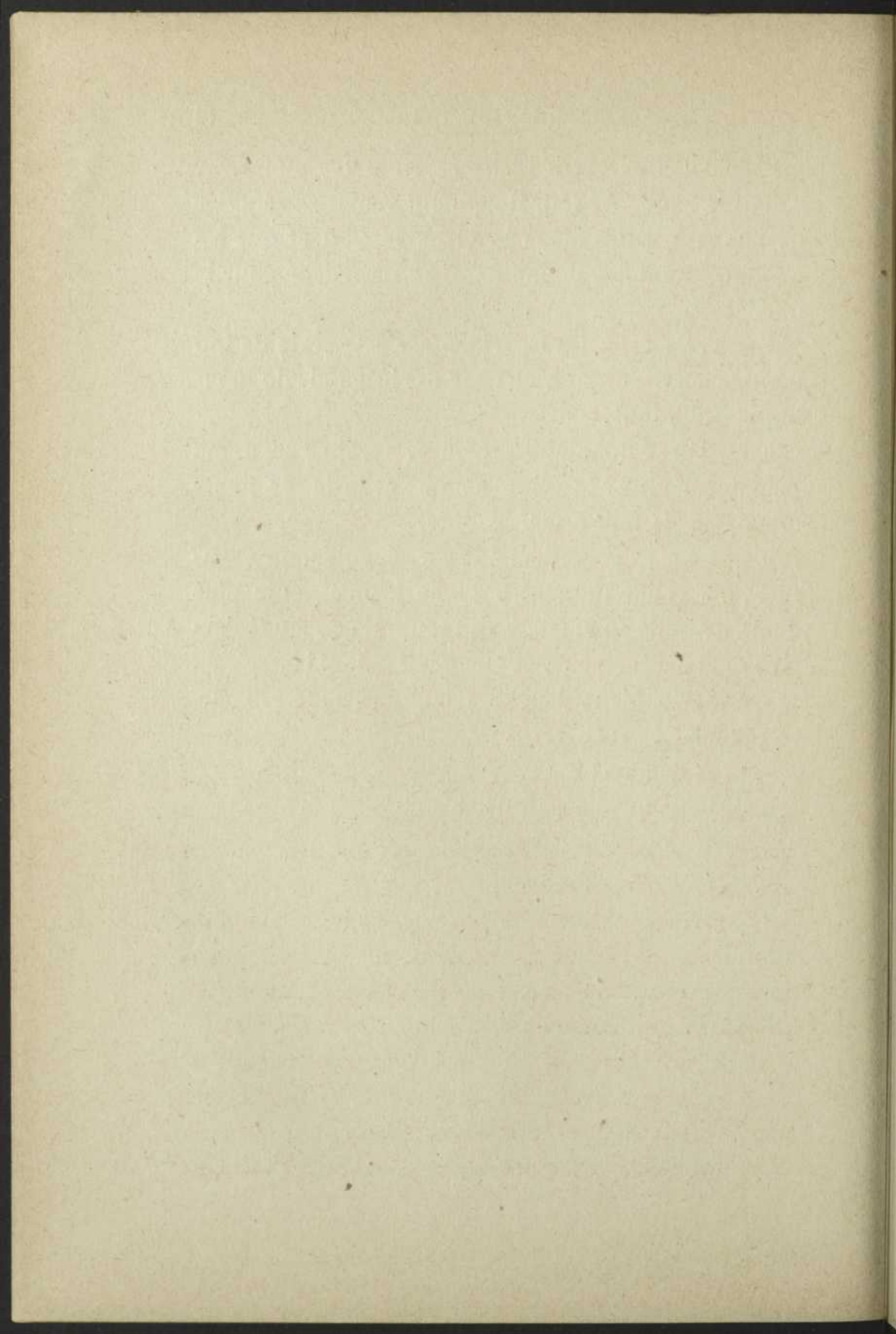
« — Dites donc, père Godin, veuillez bien me raconter d'autres histoires comme celle-là. Je pourrais passer la nuit à vous écouter.

« — Ce sera pour demain; car, depuis mon aventure, ma vieille ne veut pas que je m'absente plus d'une heure le soir; elle craint toujours qu'il ne m'arrive quelque malheur, et elle m'aime tant!

« — C'est bien; demain soir, nous nous rencontrerons sur ce rocher.

« — A demain! »

« Et nous nous séparons. »



LES DEUX PRISONNIERS

« Quelle soirée ravissante, père Godin ! »

Telle fut l'exclamation que poussa notre ami L... en arrivant au rendez-vous fixé la veille.

« Je craignais de ne pas vous rencontrer sur le rocher, car...

— Arrête, mon Louison, parole donnée, parole sacrée, c'est ma devise.

— Je le sais ; mais vos nombreuses occupations auraient bien pu me priver du plaisir de vous entendre raconter une autre belle légende, comme celle du moulin du Diable.

— Tu n'as pas oublié, je pense bien, que c'est demain vendredi et qu'il faut deux ou trois dorés pour la cuisine de ma bonne Madeleine. Cette fois-ci, je vais lui en emporter une brochetée. Regarde. »

Et il lui exhibe une brochetée de douze dorés.

« C'est une pêche miraculeuse à cette saison, reprend Louison, et je vous en félicite.

— Merci du compliment, et je sais qu'il est sin-

cère. J'ai assez pêché et assez fumé, — ce soir, je n'ai pas oublié mon batte-feu, — et je vais te raconter immédiatement l'histoire que je t'ai promise; car, encore une fois, parole donnée, parole sacrée. »

Le père Jean Godin commença son récit sans autre préambule :

« La légende du moulin te met sans doute sous l'impression que je puis être classé parmi nos hommes forts. C'est peut-être vrai jusqu'à un certain point, car je charge facilement sur mon épaule droite un quart de lard de trois cents livres; mais, mon cher petit, je ne suis qu'un nain auprès de mon grand-père Jean Godin et de son ami Pierre Léveillé : le premier, sergent, et le second, caporal dans le détachement de troupes françaises en garnison au fort Jacques-Cartier en 1759. Écoute un épisode de leur vie. J'abrègerai mon histoire autant que possible, afin de retourner au logis avant la noirceur.

« Après la défaite de Montcalm sur les Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, la vaillante petite armée française se retira à la rivière Jacques-Cartier, où le chevalier de Lévis vint en prendre le commandement le 17 septembre. Deux jours après, c'est-à-dire le 19, le chevalier de Lévis, voulant empêcher la ville de Québec de tomber au pouvoir de l'ennemi, arriva avec son armée à Saint-Augustin; mais là il eut la douleur d'apprendre que M. de Ramezay avait capitulé la veille. L'armée française se replia, une seconde fois, sur la rivière Jacques-Cartier. En opé-

rant sa retraite, le chevalier de Lévis quitta 400 hommes à la Pointe-aux-Trembles pour surveiller les mouvements de l'ennemi, et le soir il vint camper à Jacques-Cartier. Au mois de novembre, il partit pour Montréal, en laissant 1000 hommes au fort, dont tu vois encore les ruines sur la rive opposée, et en confia le commandement au marquis d'Albergotti.

« Le fort Jacques-Cartier n'était rien autre chose qu'une caserne, construite en bois carré de sapin et d'épinette et lambrissée en planches. Le tout était entouré d'un mur de pierre de cinq pieds de hauteur. Du côté du fleuve s'élevait une plate-forme, sur laquelle on avait placé quatre canons pour recevoir MM. les Anglais. Le drapeau français flottait au haut d'un mât qui surmontait la caserne.

« Au mois de janvier 1760, le marquis d'Albergotti, désirant avoir des nouvelles du camp du capitaine Dumas à la Pointe-aux-Trembles et de la garnison de Québec, chargea de cette mission mon grand-père Jean Godin et Pierre Léveillé. Ces deux hommes étaient d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne. Ils prirent des provisions pour huit jours, et, habillés en paysans, ils partirent le 15 janvier, entre 9 heures et 10 heures du matin, pour se rendre à la cité de Champlain.

« A 1 heure de l'après-midi, les deux envoyés extraordinaires arrivèrent à la Pointe-aux-Trembles, où le capitaine Dumas leur fit un excellent accueil

et leur suggéra le moyen de s'introduire dans la ville sans se faire reconnaître. Ils couchèrent au camp de Dumas, et, le lendemain matin, ils se mirent en route pour Québec. Rendus sur le chemin de Sainte-Foye, ils entrèrent dans une maison abandonnée, mangèrent et fumèrent comme des bienheureux, en attendant le moment favorable pour pénétrer dans la ville.

« A 8 heures du soir, ils faisaient leur entrée, nous ne dirons pas triomphale, mais furtive dans le faubourg Saint-Jean. La lune brillait alors de son plus vif éclat. Pour ne pas être remarqués, ils avaient la précaution de marcher le long et à l'ombre des quelques maisons qui bordaient alors la rue Saint-Jean. La chance les favorisa, car ils ne rencontrèrent que deux ou trois piétons, qui venaient de faire la partie de cartes chez le voisin. Comme ils avaient déjà été en garnison à Québec, ils n'eurent pas de peine à se rendre à la demeure d'un vieux citadin, nommé Gaufflé, où le marquis d'Albergotti leur avait conseillé d'aller séjourner.

« Le père Gaufflé, comme on le désignait ordinairement, avait soixante à soixante-cinq ans. C'était un homme gros et court; il portait une barbe grisâtre, qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Il était célibataire, exerçait le métier de forgeron et vivait seul dans une vieille maison, située où se trouve aujourd'hui le cimetière de l'église Saint-Mathieu.

« Mon grand-père et son ami furent très bien reçus

par le forgeron. Celui-ci leur fit sans doute bon accueil, parce qu'il s'aperçut qu'il ne donnait pas l'hospitalité à des enfants.

« Le lendemain matin, Léveillé, un peu fatigué du voyage, resta à la maison, non pas tant pour se reposer que pour surveiller les allées et venues du bonhomme Gaufflé, car leur hôte avait l'air suspect, il sortait et entrait très souvent. Nos deux amis redoutaient une trahison, et ils n'avaient pas tort, comme tu vas le voir.

« Mon grand-père Jean Godin alla donc seul faire une promenade en ville, dans le but de glaner quelques renseignements sur les prochains mouvements de l'armée du général Murray. Sa mission fut couronnée du plus grand succès, car il revenait, trois ou quatre heures plus tard, avec des nouvelles de la plus haute importance; il s'était procuré des journaux français, arrivés par le dernier courrier de l'Europe et, ce qui plus est, le plan de campagne que les Anglais devaient mettre à exécution le printemps suivant. Pour s'emparer de ces précieux documents, mon grand-père avait joué la même comédie que Félix Poutré dans la prison de Montréal. En arrivant auprès de la sentinelle qui se tenait à la porte Saint-Jean, mon grand-père se mit à chanceler comme un homme ivre et à insulter le factionnaire, en se servant de la langue anglaise, qu'il maniait assez facilement.

« La sentinelle ne se laissa pas injurier bien long-

temps; elle cria aussitôt *Guard turn out*, et la garde conduisit mon grand-père au violon.

« Le prisonnier ne fit aucune résistance et, rendu au corps de garde, il se coucha et feignit de dormir.

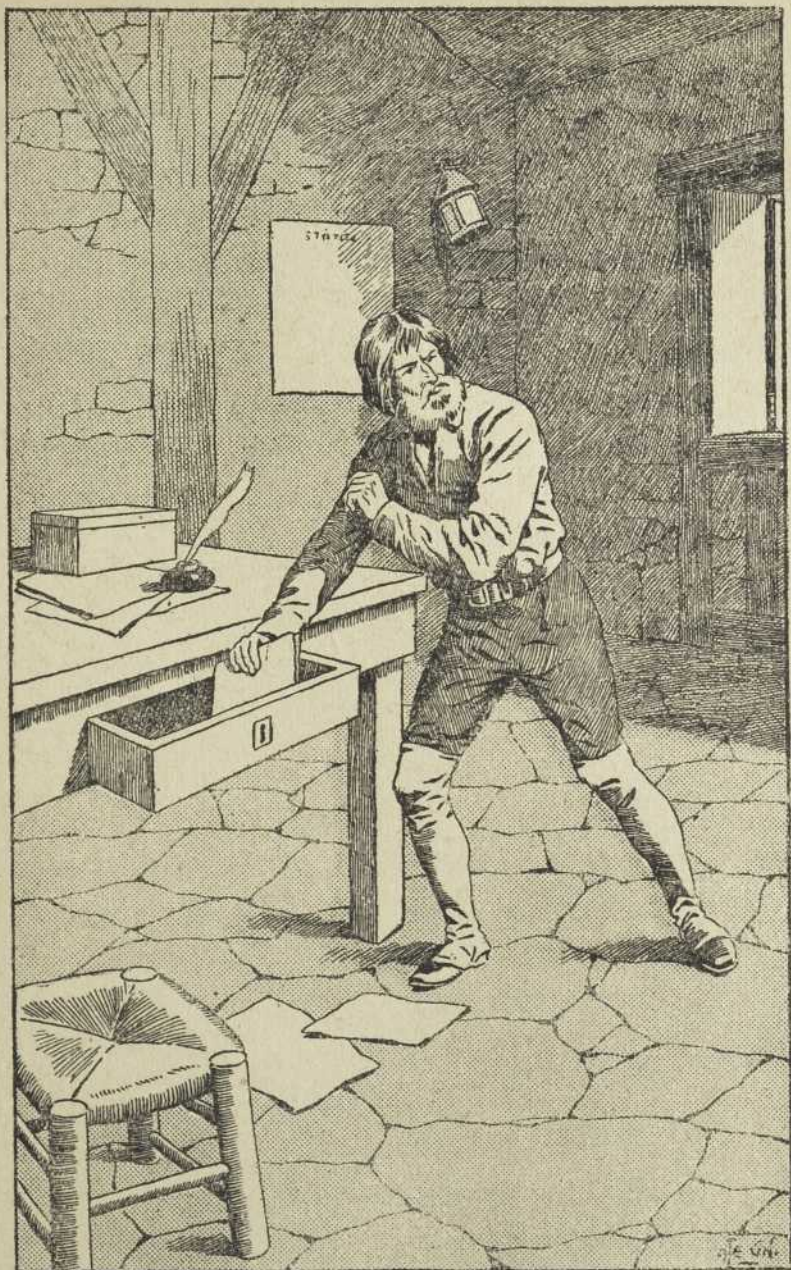
« Tout à coup il se leva, vociféra, hurla, cassa tout dans le corps de garde et demanda de la jamaïque à boire. Les soldats anglais, le prenant pour un fou ou pour un homme en délire, le saisirent, le transportèrent dans une chambre en arrière, fermèrent la porte au verrou et le laissèrent seul.

« Mon grand-père continua de crier encore quelque temps, puis il finit par s'apaiser et se taire. Son premier soin fut de visiter sa prison, qui se composait de trois chambres, dont l'une servait de bureau privé aux officiers du génie. C'est là qu'il empocha les journaux français et le plan de campagne dont je t'ai parlé plus haut. Après avoir trouvé ce trésor inestimable, il recommença son tapage infernal, renversa les tables, cassa les chaises et donna dans la porte de formidables coups de pieds qui ébranlèrent tout le corps de garde.

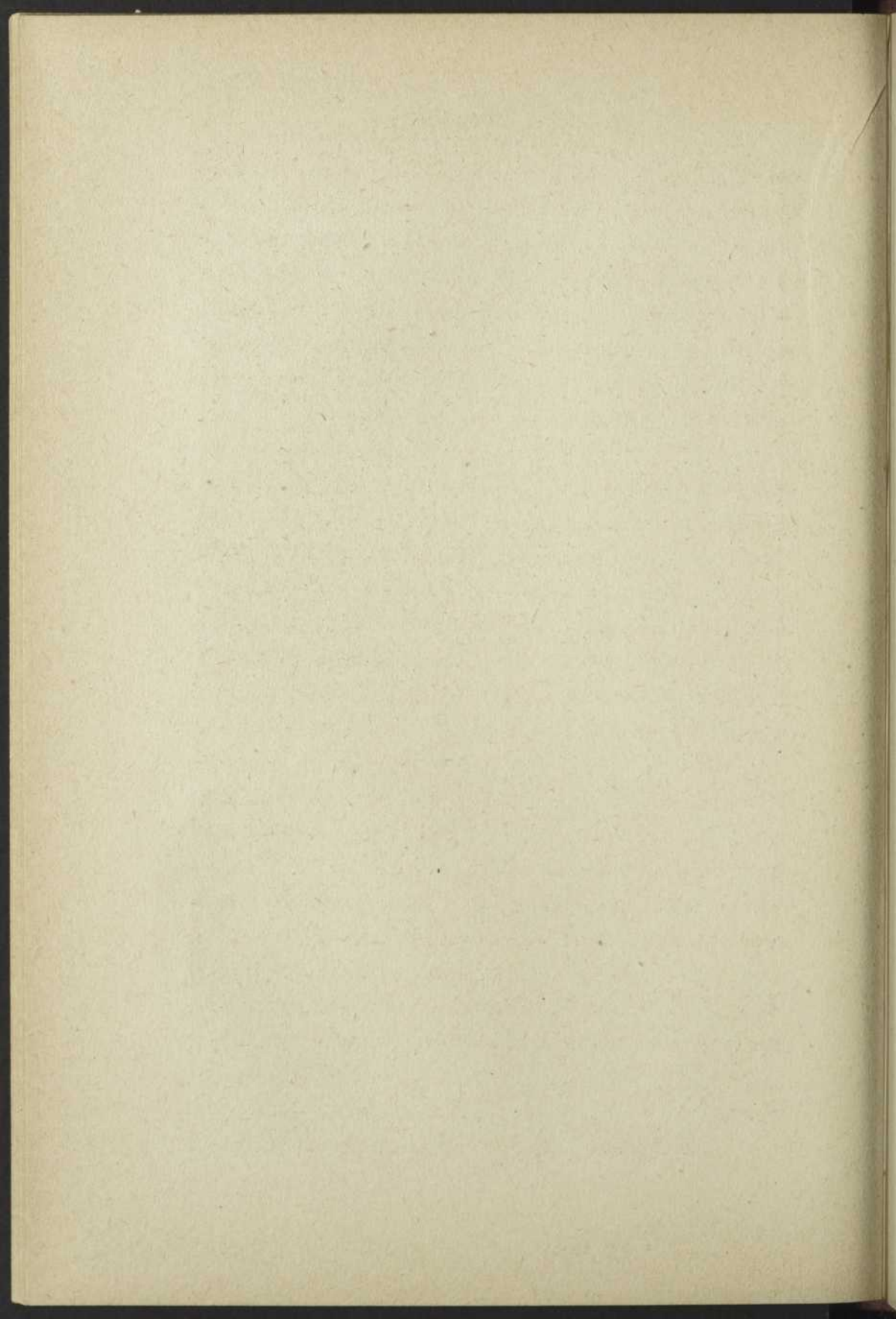
« L'officier qui commandait la garde dit alors à ses hommes :

« — Ouvrez la porte et rendez-lui la liberté. On le pincera bien quand il sera à jeun. Aujourd'hui, pour le calmer, il faudrait le tuer, et c'est contre nos ordres. »

« Mon grand-père s'empressa de venir rejoindre son ami Léveillé pour lui faire connaître le résultat



C'est là qu'il empocha les journaux et le plan de campagne.



de ses démarches ou plutôt de son ivresse simulée et pour se préparer à retourner au fort Jacques-Cartier, où le marquis Albergotti ne manquerait pas de le nommer maréchal ou colonel, en récompense de sa bravoure et de son dévouement à la cause de la colonie. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en arrivant à la maison du père Gaufflé il trouva Léveillé garrotté, attaché à une patte du poêle et gardé par une vingtaine de soldats anglais commandés par un capitaine. C'est maître Gaufflé qui avait fait comme Judas; il les avait trahis pour quelques louis d'or.

« Léveillé se conduisit en brave, comme toujours du reste, car mon grand-père aperçut cinq ou six soldats qui se lavaient le visage dans une cuvette dont l'eau était toute rouge de sang.

« En entrant dans la maison, mon grand-père se trouva face à face avec ces vingt habits rouges armés, qui se précipitèrent sur lui pour le faire prisonnier à son tour; mais, avant d'être enchaîné, il eut le temps d'assommer quatre soldats et d'administrer un coup de poing au bonhomme Gaufflé, qui roula sous la table sans connaissance. Le traître mourut le lendemain. Une patrouille arriva au même instant sur les lieux et amena mon grand-père et Léveillé à la citadelle, où on les enferma dans un cachot, sans s'occuper d'eux jusqu'au lendemain matin.

« Le lendemain, on les fouilla; mais on ne trouva

rien, pour la bonne raison que, pendant la nuit, mon grand-père avait soulevé une énorme pierre du plancher de sa cellule et caché au-dessous les documents qu'il portait sur lui au moment de son arrestation.

« C'est ce qui sauva la vie aux deux envoyés du marquis d'Albergotti. Pourtant je me trompe, les soldats trouvèrent sur chacun d'eux une vieille pipe de plâtre, toute noire, et une boîte de cuivre à moitié remplie de tabac canadien.

« Après l'examen des prisonniers, on procéda à l'interrogatoire. L'officier chargé de cette besogne commença par grand-père Jean.

« — Qu'êtes-vous venu faire à Québec ?

« — Je suis venu faire mes affaires.

« — Mais en quoi consistaient ces affaires ?

« — Eh bien, mon ami et moi nous désirions rendre visite à un vieux luron, que nous n'avions pas vu depuis longtemps.

« — Quel était ce luron ?

« — Le maudit Gaufflé, dont j'ai *écrapouti* la carcasse, il n'y a pas longtemps. Je voulais lui donner une leçon, et il l'a eue meilleure que je ne le pensais ; car je n'avais point du tout l'intention de l'envoyer dans l'autre monde. »

« L'officier continua d'interroger mon grand-père pendant quelques minutes, mais il n'en put tirer rien de bon.

« Pierre Léveillé fut soumis au même interrogatoire ; mais l'officier ne fut pas plus heureux

qu'avec mon grand-père. Léveillé resta muet comme la tombe.

« Les deux prisonniers furent ensuite reconduits à leur cachot, où ils passèrent tout l'hiver de 1759-60.

« Je n'entreprendrai pas de te décrire toutes les souffrances et les privations qu'ils eurent à endurer pendant leur captivité. Ce ne fut ni plus ni moins qu'un martyre continuel : une nourriture insuffisante ou immangeable, des insultes grossières de la part des soldats, pas de nouvelles de leurs parents ni de leurs amis, pas de pipe, pas de tabac, toujours enchaînés entre quatre murs, etc.

« La nouvelle de leur captivité parvint bientôt au fort Jacques-Cartier et plongea dans le plus profond chagrin la garnison et la population des Écureuils et du Cap-Santé, où ils étaient universellement estimés et respectés. Mais la plupart des miliciens du fort ne s'inquiétèrent pas trop de leur sort ; car ils savaient que c'étaient deux lions et qu'ils finiraient bien par échapper à la surveillance de leurs gardes.

« Plus d'un mois s'était écoulé, et les parents des deux prisonniers n'en avaient reçu aucune nouvelle. Un jeune frère de Léveillé, âgé de quinze ans seulement, mais d'une forte stature, conçut alors le projet de descendre à Québec pour voir les prisonniers eux-mêmes. Pour cette famille de braves, entre une proposition et sa réalisation il n'y a pas loin. Le 10 de mars, le jeune Léveillé partit donc pour la capi-

tale. En arrivant, il s'engagea comme garçon d'écurie chez un laitier irlandais, qui était, cet hiver-là, chargé par le général Murray de fournir tout le lait nécessaire à la citadelle. Un jour, le laitier, n'ayant pas assez de domestiques pour faire son service ordinaire, envoya le jeune Léveillé distribuer le lait à la citadelle. Le jeune homme partit le cœur gros de joie. Ayant été en garnison à Québec quelques mois auparavant, il connaissait tous les cachots de la forteresse. Aussi il n'eut pas de peine à découvrir la prison où étaient enfermés nos deux amis. L'entrevue entre les deux frères et mon grand-père fut touchante, mais courte.

« Mon grand-père remit au jeune homme les papiers qu'il avait volés aux Anglais, en lui disant :

« — Pars immédiatement pour Jacques-Cartier avec ces documents, qui seront très précieux pour l'armée française. Tu salueras les parents et les amis et tu leur diras qu'au printemps Jean Godin et Pierre Léveillé seront au milieu d'eux. S'il en arrive autrement, c'est qu'il ne restera pas un seul Anglais sur la citadelle pour nous ouvrir la porte de notre cellule. Bon voyage et au revoir. »

« Je n'ai pas besoin d'ajouter que le jeune Léveillé, au lieu de prendre le chemin qui conduisait à l'habitation du laitier, s'engagea dans celui de Sainte-Foye pour se rendre plus vite au fort Jacques-Cartier, où son arrivée fut saluée avec les plus vifs transports d'allégresse par toute la population des Écureuils.

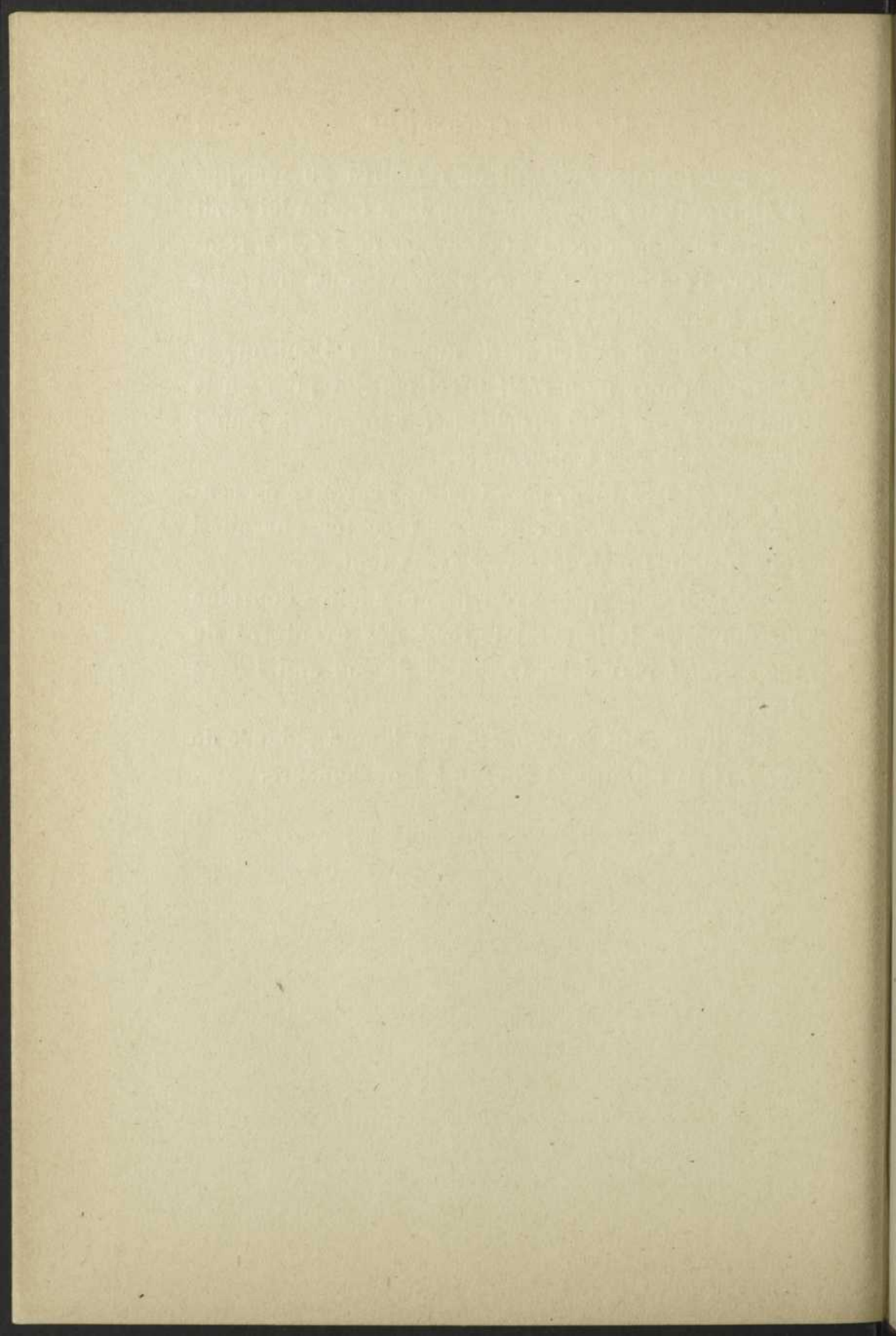
« Son premier soin fut de remettre au marquis d'Albergotti les documents que Jean Godin lui avait confiés et qui aidèrent le chevalier de Lévis à remporter, l'été suivant, la dernière victoire française dans la Nouvelle-France.

« Comme il se fait tard, mon cher Louison, je vais suspendre mon récit à cet endroit pour ne le reprendre que jeudi prochain, car jusque-là j'aurai beaucoup de foin à engranger.

— C'est très bien, père Godin, j'éprouve un sensible plaisir en vous entendant raconter une aussi jolie histoire ; mais le devoir avant tout.

— Jeudi soir, après avoir pris une autre douzaine de dorés, je terminerai le récit des aventures de mon grand-père Jean Godin et de son ami Pierre Léveillé. »

Les deux amis se donnent une bonne poignée de main et ils retournent chacun à leur demeure.



L'ÉVASION

Au jour convenu, le père Jean Godin et mon ami L... se rencontraient sur le même rocher. Après les salutations d'usage, le père Jean termina le récit des aventures de son grand-père et de Pierre Léveillé, dans les termes suivants :

« C'était le 14 juillet 1760, entre 9 et 10 heures du soir. Le temps était très calme, une pluie fine tombait comme une rosée bienfaisante sur le fleuve Saint-Laurent ; pas une étoile ne brillait au firmament et la nuit était très noire. Tout à coup apparaît, non loin du rivage des Écureuils, une chaloupe montée par deux hommes taillés en Hercule, ayant tête et pieds nus et vêtus seulement d'un pantalon et d'une chemise. Ces deux navigateurs étaient tout en sueurs, mais ils continuaient néanmoins de ramer avec une vigueur extraordinaire ; et leur embarcation, qui semblait voler sur la surface de la plaine liquide, contourna bientôt la Pointe-à-Pagé et entra dans l'anse, — cette pointe est ainsi nommée

parce qu'elle se trouve située au bout de la terre de François Pagé.

« Quels sont ces deux hommes, me demanderas-tu ? Pour satisfaire ta légitime curiosité, je te répondrai immédiatement que c'était mon grand-père Jean Godin et Pierre Léveillé. Écoute leur conversation dans le silence de la nuit, et tu les reconnaîtras bientôt. Comme la chaloupe dédoublait la Pointe, mon grand-père dit à Léveillé :

« — Souffres-tu beaucoup, mon ami Pierre ?

« — Oh ! non, je crois que ce n'est rien. J'achève de m'envelopper la main avec un morceau de ma chemise, et, si je puis trouver un bout de planche, tu vas voir que les Anglais ne nous rattraperont pas aussi vite qu'ils le pensent. L'égratignure que j'ai reçue à la main n'est rien, mais ils ont cassé ma rame, les bandits !

« — Écoute, Léveillé, écoute donc. Les Anglais sont sur nous ; tu n'entends pas le bruit de leurs rames ? Il faut qu'ils voient clair comme des chats pour nous suivre ainsi à la piste. »

« En effet, deux chaloupes, montées chacune par huit rameurs, venaient de faire le tour de la Pointe et entraient dans l'anse.

« — Si je leur jouais un tour de ma façon, reprit mon grand-père ; c'est le seul moyen de nous débarasser d'eux. Tu vas voir que je vais leur faire un beau pied de nez. »

« D'un coup de rame vigoureux, mon grand-père

fit tourner la proue de la chaloupe à droite et se mit à godiller de toute la force de ses deux bras musculeux. En un instant, la chaloupe accosta au fond de l'anse, dans une talle d'aunes. Il était temps, car les Anglais étaient à environ deux arpents en arrière.

« — C'est ici le temps, dit mon grand-père à son ami, de vérifier si la mauvaise nourriture de la citadelle a diminué nos forces pendant notre captivité. »

« Et, saisissant un bout de la chaloupe qui ne pesait pas moins de six cents livres, mon grand-père dit à Pierre Léveillé :

« — Fais-en autant que moi. »

« Les deux amis la soulevèrent comme un copeau, gravirent la falaise, traversèrent le plateau, soit une distance d'un arpent environ, et lancèrent à flot leur embarcation de la côte opposée. Pierre Léveillé s'arma d'une planche comme d'un aviron et mon grand-père, de sa rame, et la chaloupe s'éloigna rapidement du rivage.

« Tu peux juger de la surprise des soldats anglais lorsque, rendus au fond de la baie, ils n'aperçurent ni chaloupe ni prisonniers. Ils se hâtèrent de sauter à terre, d'allumer des torches et de fouiller toutes les broussailles ; mais ils ne trouvèrent rien.

« — Cherchez comme il faut, dit le commandant de la petite troupe. Je donnerai cent louis à celui qui les apercevra le premier, et je le ferai sergent. »

« Les recherches recommencèrent avec une nouvelle ardeur, mais elles furent sans résultat.

« Mon grand-père et Pierre Léveillé, qui passaient alors au large de la baie, riaient à gorge déployée de la déconvenue des soldats anglais. En les voyant aller et venir avec leurs torches flamboyantes, mon grand-père se pencha à l'oreille de son ami en murmurant :

« — Cherchez bien, messieurs les habits rouges, mais vous ne nous trouverez pas ; car, dans une demi-heure, nous serons avec nos amis du fort Jacques-Cartier.

« — Et puis, ces imbéciles, reprit Pierre Léveillé, vont passer la nuit à la belle étoile ; car la mer baisse très vite et avant un quart d'heure leurs chaloupes seront à sec. »

« C'est ce qui arriva en effet. Voyant que leurs fouilles étaient infructueuses, le commandant donna l'ordre à ses soldats de retourner à leurs chaloupes et d'aller rejoindre la flotte. Mais ils se trouvèrent bientôt en face d'une nouvelle déception : les deux embarcations étaient complètement échouées. Ils résolurent de les traîner jusqu'à un petit ruisseau que tu peux voir encore couler aujourd'hui presque à l'extrémité de la Pointe. Après avoir fait un demi-arpent, ils enfoncèrent dans la terre glaise et ne purent faire un pas de plus. Quel parti prendre alors ? Attendre la marée montante ; il ne leur restait pas d'autre alternative ; c'est ce qu'ils firent, après avoir allumé un bon feu sur le bord de l'eau.

« Pendant ce temps-là, mon grand-père Jean Godin et Pierre Léveillé dirigeaient leur chaloupe vers le fort Jacques-Cartier.

— Père Godin, lui dit Louison, permettez-moi d'interrompre ici votre intéressant récit et de vous poser une simple question.

— Je la connais, ta question, tu voudrais savoir comment il se fait que nos deux amis se soient évadés de la citadelle et que nous les retrouvions à l'entrée de la rivière Jacques-Cartier, tout près de l'endroit où nous sommes ce soir.

— C'est cela. On dirait que vous êtes sorcier.

— C'est une curiosité bien naturelle de ta part ; aussi je m'empresse de te donner tous les renseignements possibles de cette évasion extraordinaire.

« Après la retraite de Lévis, le général Murray prit la résolution de monter à Montréal avec sa flotte ; mais, comme le général anglais n'avait pas en mains une carte du Saint-Laurent et qu'il ne connaissait pas le chenal de notre grand fleuve, dont la navigation est très dangereuse sur cette route, il chercha un pilote pour conduire son escadre jusqu'à Ville-Marie, mais il n'en trouva pas. Son embarras était donc grand, lorsqu'il pensa aux deux prisonniers de la citadelle, c'est-à-dire à mon grand-père Jean Godin et à son ami Pierre Léveillé ; il donna aussitôt l'ordre de les conduire à bord du vaisseau-amiral et de les amener devant lui.

« Une demi-heure plus tard, nos deux amis,

enchaînés et escortés d'un peloton de huit soldats, faisaient leur entrée dans la chambre du général Murray. S'adressant à mon grand-père, le général lui demanda :

« — Connais-tu bien la route du Saint-Laurent entre Québec et Montréal ?

« — Je la connais comme mon catéchisme.

« — C'est très bien ; si tu conduis ma flotte jusqu'à Montréal, sans accident, je vous donnerai à chacun une forte récompense et la liberté par-dessus le marché. Si vous nous trahissez, c'est la mort.

« — Je vous promets de vous rendre à Montréal dans le milieu du chenal. » Et, ajoutant en français :
« Ou à côté. »

« Pierre Léveillé eut toutes les peines du monde pour ne pas éclater de rire en entendant mon grand-père, car celui-ci ignorait les premiers éléments de la science nautique. En fait de navigation, il ne savait que ramer, godiller et conduire une chaloupe de Québec à la rivière Jacques-Cartier.

« Tout de même le marché fut conclu, et les deux prisonniers furent constitués pilotes branchés de la flotte anglaise. On les débarrassa de leurs lourdes chaînes et on les conduisit à la cuisine, où ils firent un excellent repas.

« Après avoir satisfait leur appétit, les deux pilotes improvisés montèrent sur le pont, s'assirent sur un tas d'amarres et se concertèrent aussitôt sur

un plan d'évasion. Une conversation s'engagea donc ainsi ; c'est Pierre Léveillé qui parla le premier :

« — Il paraît que la flotte appareille ce soir, à la marée montante. Si le vent ne souffle pas plus fort qu'à présent, elle ne sera pas rendue loin cette nuit. Que comptes-tu faire alors ?

« — Eh bien ! si nous partons à l'heure que nous pensons et si le temps ne change pas, la flotte mouillera ce soir vis-à-vis la Pointe-aux-Trembles pour y attendre l'apparition de l'aurore. Il faut alors que nous abandonnions le pilotage coûte que coûte et que nous filions vers nos amis du fort Jacques-Cartier, qui ont certainement hâte de nous revoir.

« — Comment allons-nous nous y prendre ?

« — Voici mon plan : Nous coucherons sur le faux-pont et nous feindrons de dormir d'un sommeil de plomb. A minuit, je me charge d'assommer la sentinelle qui se promène là-bas, près de cette chaloupe que tu vois à notre gauche et dont j'ai déjà coupé les amarres qui la retenaient au pont. A nous deux nous la soulevons au-dessus du pavois, nous la lançons à la mer avec deux bonnes rames, nous en prenons le commandement et nous dirigeons notre course sur le fort. Je crois qu'après avoir fait un si grand honneur aux vivres de Sa Majesté George III, nous sommes en état de donner un bon coup de poing. Qu'en dis-tu, Léveillé ?

« — Je dis qu'il nous sera beaucoup plus facile d'étriper les marins anglais que de les piloter jusqu'à

Montréal. J'approuve entièrement ton plan, et je te promets de taper dur.

« — Ainsi donc, à minuit ! Et demain matin, nous aurons le plaisir de déjeuner avec nos amis des Écu-reuils. »

« Les événements se succédèrent comme les avaient prédits les deux captifs.

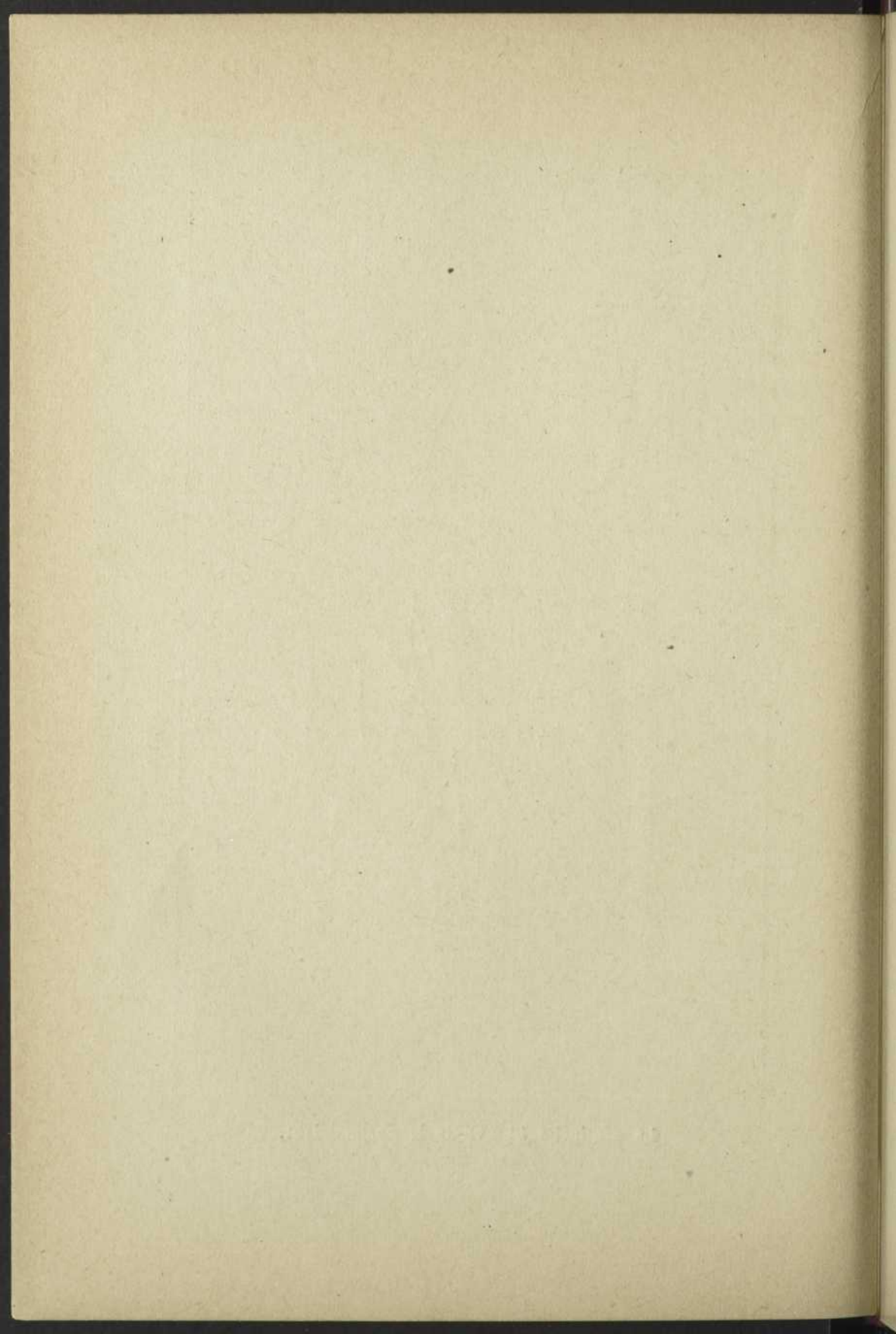
« La flotte leva l'ancre à 3 heures, et, le soir, elle mouilla, partie devant Saint-Augustin et partie devant la Pointe-aux-Trembles. Le vaisseau-amiral sur lequel se trouvaient nos deux Canadiens se balançait nonchalamment sur sa « pioche » vis-à-vis la Grande-Pointe, connue aujourd'hui sous le nom de Pointe-à-Lafrance. Mon grand-père et Pierre Léveillé étaient couchés à l'endroit convenu. Mais, avant de se jeter sur un tas de cordages, mon grand-père avait dit à l'officier de quart :

« — Ah ! ça, monsieur l'officier, nous couchons ce soir sur le pont, parce qu'il fait une chaleur accablante dans les cabines et que nous avons besoin de dormir comme il faut, si nous voulons faire bonne route demain. Nous allons avoir du bon vent. Mais dites donc à vos sentinelles de ne pas faire autant de tapage avec leurs sabots, ça va nous empêcher de fermer l'œil.

« — Allez vous coucher, monsieur le pilote, et dormez bien ; mais prenez garde de faire de mauvais rêves, car j'ai placé sur le pont trois sentinelles, qui sauront vous empêcher de rêver les yeux ouverts. »



La sentinelle fit avertir le commandant.



« Mon grand-père lui tourna le dos et alla trouver Pierre Léveillé, qui ronflait déjà comme un gros tuyau d'orgue.

« A minuit tout l'équipage était plongé dans le plus profond silence, et il n'y avait que trois sentinelles sur le pont, l'une sur le devant, l'autre à l'arrière et la troisième au milieu, près de la chaloupe désignée par mon grand-père. Au moment que cette dernière sentinelle avait le dos tourné à mon grand-père, celui-ci se leva doucement, s'approcha du marin immobile et lui flanqua sur la nuque un fameux coup de poing, qui l'envoya rouler sur le pont à une distance de dix pieds et sans connaissance.

« — Vite, Pierre, la chaloupe à l'eau ! »

« Aussitôt dit, aussitôt fait, et la chaloupe, montée par nos deux amis des Écureuils, s'éloigna rapidement du vaisseau-amiral. Mais l'alarme fut bientôt donnée, et deux chaloupes de la frégate s'élancèrent à la poursuite des évadés. Une balle tirée par un Anglais cassa la rame de Léveillé et lui laboura la main gauche. Cet accident retarda la course de l'embarcation des courageux déserteurs, qui allaient retomber entre les mains des Anglais, lorsque, rendus à la Pointe-à-Pagé, ils leur jouèrent le tour que je t'ai raconté plus haut.

« Mon petit Louison, tu connais le reste de l'histoire.

— Pardon, père Godin, vous avez laissé les Anglais sur le rivage de l'anse de la Pointe-à-Pagé,

et la chaloupe de votre grand-père et de Pierre Léveillé se dirigeant vers le fort Jacques-Cartier.

— Tiens ! c'est vrai, mon récit n'est pas encore terminé. Je continue, en commençant par mon grand-père et Pierre Léveillé. Lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée de la rivière Jacques-Cartier, la mer avait déjà beaucoup de baissant. Alors ils résolurent d'échouer leur chaloupe sur l'islet et d'attendre le jour pour se rendre au bon fort. Mais, pendant la nuit, il s'éleva une forte brise de nord-est ce qui leur fit changer de résolution. Ils restèrent sur l'islet pour empêcher que leur embarcation ne se brisât contre les cailloux à la marée montante. A 10 heures, ils pourront conduire leur chaloupe jusqu'au pont, qui se trouvait alors plus au nord que celui que tu vois aujourd'hui. En attendant, ils s'étendirent sur l'herbe et mangèrent quelques biscuits qu'ils avaient empochés après leur souper à bord de la frégate anglaise. Tout à coup ils aperçurent trois hommes sur la batture au bout du Cap. C'étaient des marins anglais qui, pour gagner la récompense promise, s'étaient éloignés de leurs camarades et faisaient de nouvelles recherches. Quelle ne fut pas leur joie quand ils découvrirent la chaloupe des deux prisonniers ! Pensant qu'ils étaient endormis dans leur embarcation, les Anglais s'avancèrent à petits pas et sans faire de bruit, afin de les surprendre au milieu de leur sommeil ; mais, ô désappointement, la chaloupe était vide. Ils regar-

dèrent de tous côtés et, ne voyant rien, ils prirent le parti de retourner sur leurs pas.

« Mon grand-père et son ami, qui étaient couchés à une dizaine de pas de leur chaloupe, ne purent s'empêcher de rire de la figure hébétée des Anglais.

« — Que dis-tu de mon projet, mon ami Pierre ?

« — Quel projet ?

« — De les faire tous les trois prisonniers et de les amener au fort dans notre belle chaloupe toute neuve ?

« — Tiens ! c'est une bonne idée. Essayons. »

« Prompts comme l'éclair, ils se ruèrent sur deux marins, leur lancèrent une vigoureuse taloche et les étendirent de tout leur long dans une mare d'eau. Mon grand-père se précipita aussitôt sur le troisième, le désarma et lui attacha les mains derrière le dos avec une corde qui se trouvait dans la chaloupe. Les deux autres soldats, que Pierre Léveillé tenait au collet, pour les empêcher de se relever, eurent le même sort ; et une fois fortement liés ensemble par la même corde, mon grand-père et son ami les jetèrent dans le fond de la chaloupe.

« A midi, la chaloupe flotta et mit le cap sur le fort. A l'arrivée de cette embarcation, la sentinelle qui montait la garde du côté de la rivière fit avertir le commandant et ses subalternes, qui tous accoururent sur le bord du cap. Quelle allégresse brilla sur la figure de tous ces braves lorsqu'ils recon-

nurent mon grand-père et son ami ! Le marquis d'Albergotti les reçut à bras ouverts et les amena dîner avec lui à la pension des officiers. Le goûter terminé, mon grand-père fut invité par le marquis à raconter toutes ses aventures, ainsi que celles de son compagnon de captivité, c'est-à-dire leur arrestation, leur séjour à la citadelle, leur évasion et la capture des trois soldats anglais qui furent faits prisonniers par deux prisonniers en rupture de ban.

« Le retour des deux héros donna lieu à une grande fête au fort et dans toute la paroisse des Écureuils. Les vieux n'ont pas encore perdu le souvenir de ce jour mémorable.

— Je désirerais savoir, père Godin, ce que sont devenus ces deux braves.

— Après la prise du fort par le capitaine Fraser, les miliciens furent licenciés. Mon grand-père, qui aimait passionnément la pêche, se fit bâtir une maisonnette sur le bord du fleuve, à l'endroit où se trouvent les ruines du moulin du Diable, comme je te l'ai dit dans un autre entretien. L'année suivante, il se maria ; il eut un fils, qui fut mon père et qui s'appelait Jean ; moi, je m'appelle Jean, j'ai un gros garçon qui s'appelle Jean, et s'il a des enfants, garçons ou filles, je veux qu'ils s'appellent Jean ou Jean-Marie, en souvenir de mon grand-père Jean, ce brave des braves.

« Quant à Pierre Léveillé, il alla prendre une terre dans la seigneurie d'Esmeloyse, où il se maria.

Il mourut en 1791, en laissant deux fils, Jean et Pierre, qui marchèrent sur les traces de leur père et firent de bons cultivateurs. Les descendants de cette honnête famille ont continué de cultiver la terre de leurs aïeux et vivent aujourd'hui dans une grande aisance.

« J'ai fini mon histoire, mon cher Louison, et je retourne à la maison passer la veillée auprès de ma bonne Madeleine. »

12

APPENDICE

LE DOCTEUR L'INDIENNE

Depuis que nous avons publié la *Légende canadienne* intitulée : « Le docteur l'Indienne, » nous avons reçu deux correspondances, qui jettent une nouvelle lumière sur ce pauvre sire. Nous les reproduisons ci-après ; la première est datée de Sainte-Anne de la Pocatière, comté de Kamouraska.

Première lettre.

Mon père demeurait près des *Pins*, environ un mille à l'est de l'église de Sainte-Anne de la Pocatière. Ce joli bocage, traversé par le chemin du Roi, semblait à moi et à mes petits compagnons un vrai paradis terrestre. Nids d'oiseaux, écureuils, mousse mollette, fruits de toutes sortes, rien n'y manquait. Dans nos *fringues* interminables, nous y perdions vraiment la pensée des heures fugitives ; et n'eût été

un certain et authentique *Cadran* installé à l'entrée de ce beau lieu, on s'y serait certainement oublié.

Ces courses longues et fréquentes ne plaisaient guère à nos mères. Car, en mille endroits des *Pins*, il y avait des buissons épineux plus malfaisants que la mousse. Et puis, les corneilles et les merles n'avaient pas la complaisance de mettre leurs nids à notre portée. Sans doute, ils connaissaient *leur affaire* bien mieux que nous, au moins à leur point de vue; mais cela nous obligeait de grimper de branche en branche, jusqu'au trésor convoité, puis de descendre par le même chemin, — et, croyez-le bien, ce n'était pas le chemin du Roi celui-là, ainsi que nos déchirures pouvaient l'attester. Tout naturel alors d'avoir une mine guindée pour arriver à la maison. Mais quelle rose n'a pas ses épines! Puis, nous nous réservions le plaisir de recommencer.

Un grand argument qu'employaient nos mères pour nous empêcher d'aller folâtrer dans les *Pins*, c'était de nous dire que, tout près du chemin, en face même de l'antique *Cadran*, était enterrée une victime du docteur l'Indienne. On racontait qu'un colporteur avait été dépouillé et tué en cet endroit par le terrible docteur, qui avait creusé tout près une fosse, afin d'y cacher le cadavre.

Nos compagnons aînés, eux aussi dépositaires de cette légende, nous montraient, à l'endroit indiqué, une cavité de la grandeur d'une fosse, et que les

racines des arbres commençaient à recouvrir. Cela donnait le frisson aux petits gars. Nous évitions de passer par là, et, comme les arbres recouvraient cet endroit d'un épais feuillage, il y avait toujours là pour nous un sombre mystère, où nous croyions voir apparaître le pauvre défunt. D'une année à l'autre, on s'en approchait davantage. Puis on osait regarder le fond de cette fosse béante, certain d'y apercevoir un squelette. Mais je n'ai jamais vu un de nous y sauter, ni même y pousser un compagnon. Ça sentait le mort, et vraiment on avait soulevé de passer par là.

Qu'y avait-il de vrai dans cette légende? Était-ce un souvenir du meurtre de ce colporteur par le docteur l'Indienne, à Saint-Jean-Port-Joli? Bien certain qu'il y avait là une fosse creusée de main d'homme. Mais, comme elle était tout près du chemin, ne l'avait-on pas creusée pour emplir quelque ornière? Pas probable cependant; car, en cet endroit, le chemin du Roi passe sur un banc de sable uni et qui n'exige jamais aucune réparation.

Il est de tradition qu'en 1759 les Anglais, allant à la conquête de Québec, débarquèrent à la pointe de la Rivière-Ouelle, et se mirent de là en marche, brûlant tout sur leur passage. Les habitants se sauvaient dans les bois, enterrant leur linge et leur vaisselle, et chassant devant eux leurs animaux. Cette fosse, à deux pas de l'hôtellerie du *Cadran*, à l'entrée du bois, ne serait-elle pas une de ces cachettes?

Je suis porté à le croire. Et ce serait un meurtre de moins sur la mémoire du docteur l'Indienne.

Puisqu'on en est sur le sujet du docteur l'Indienne, on m'a raconté qu'il parcourait les paroisses, vendant des médecines et faisant aussi des sortilèges. Un jour, il arrive chez mon grand-père, au rang de la montagne à *Boutotte*. Plusieurs voisins y accourent aussitôt, pour avoir de lui des nouvelles de Québec et de partout. En ces temps primitifs, nos habitants ne recevaient pas la gazette. C'était longtemps avant Papineau. Après avoir jaser sur mille et un sujet, le docteur l'Indienne leur proposa de faire entrer la mer dans la maison. On accepte avec crainte. J'ignore ce qu'il fit pour cela ; mais on m'assure que bientôt le plancher parut humide, puis couvert d'une eau verdâtre, qui gonflait pouce par pouce. C'était bien la mer, avec son roulis, sa couleur vert-bouteille, tellement que toute l'assistance se souleva les pieds pour ne pas les mouiller. Puis, à leurs yeux, la mer monte de plus en plus ; les voilà qui poussent des cris de frayeur. Les uns montent debout sur leurs chaises, d'autres sur la table ou sur les lits pour échapper à la noyade. Et ils supplient le terrible magicien de ne pas les engloutir. A l'ordre du docteur qui souriait sournoisement, l'eau baisse peu à peu ; bientôt on ne voit plus que le plancher humide, puis rien. Une personne qui y était présente et qui chercha sa sûreté sur un lit m'a assuré que quelqu'un, après s'être mis debout sur sa chaise, voyant

l'eau qui arrivait à ses pieds, étendit les bras et se jeta tout navré comme à la nage pour atteindre un lit. Et, à sa surprise, il ne sentit sous lui que le plancher, et aucune trace d'eau sur ses habits. D'autres m'ont raconté que le docteur l'Indienne avait fait cela ailleurs. Nos habitants appellent cela bonnement *de la magie noire*, ou la mise en pratique du *Grand-Albert* : ce n'est probablement qu'une *illusoire d'optique*.

F.-X. B.

Seconde lettre.

La seconde lettre nous a été envoyée par un brave lieutenant-colonel de Québec :

Au sujet du docteur l'Indienne, dont vous parlez dans vos *Légendes canadiennes*, peut-être que les quelques faits suivants pourraient intéresser celui qui les a écrites, car je les tiens de personnes qui connurent le docteur l'Indienne et jouèrent même un certain rôle dans cette affaire.

Vers 1870 ou 1872, je passais ma vacance d'écolier aux Trois-Saumons, tout près du manoir seigneurial de feu Aubert de Gaspé, auteur des *Anciens Canadiens*, et là j'eus souvent l'occasion d'entendre le récit suivant :

Un cultivateur surtout, feu M. Jos. Gagnon, avait

de tout temps considéré le docteur l'Indienne comme un être qu'il fallait éviter. Il ne se gênait pas de dire qu'il le croyait capable de commettre un crime.

On regardait l'Indienne comme un homme de talent. Il était assez intéressant dans sa conversation, affable, aimant aussi à causer de chasse et de pêche, dont il était passionné ; mais, malgré ses instances auprès des amateurs pour l'accompagner dans ses excursions, peu acceptaient ses avances, tant la crainte qu'il inspirait était grande. On ne s'approchait de sa maison qu'avec un certain malaise. En causant de lui dans l'intimité, une fois les langues déliées, on lui attribuait même la disparition de quelques passants qu'on n'avait pas revus dans les environs depuis (et qui peut-être vivaient longtemps après).

Cependant un jeune de Gaspé, ou plutôt de Beaujeu, je crois, parent du seigneur, avait quelquefois accompagné l'Indienne à la chasse. Or, un dimanche, il partit pour faire la chasse aux Rochers, au large des Trois-Saumons. Il ne revint pas. Il faisait un fort vent. Vers le soir, l'Indienne arrivait seul en chaloupe des Rochers. Cependant un citoyen de l'endroit, qui avait observé le fleuve dans l'après-midi au moyen d'une longue-vue, assura avoir vu une chaloupe laisser les rochers, et qu'elle contenait deux hommes ; et, d'après lui, c'était la seule et ce ne pouvait être que celle du docteur l'Indienne, qui cependant déclara être revenu seul. M. Gagnon ne

se gêna pas de dire que l'Indienne avait noyé de Beaujeu ; mais personne n'osait encore faire part de ses soupçons à la justice. Plus tard, un autre colporteur entra chez l'Indienne, causait longuement avec lui, et sortait assez tard pour se rendre jusque chez M. Gagnon, citoyen à l'aise et des plus considérés.

M. Gagnon, informé par le colporteur qu'il retournait sur ses pas pour coucher chez l'Indienne, qui l'avait invité, lui offrit un gîte. Sur le refus du colporteur, M. Gagnon insista et finit par lui dire que l'Indienne était un homme qu'on accusait même de meurtre ; mais tout fut inutile, car ce colporteur se dit convaincu qu'on se trompait, et que, de plus, il se sentait capable de pourvoir à sa propre sécurité ; et, avec un sourire incrédule, il remercia M. Gagnon.

La nuit avancée, M. Gagnon, qui dormait d'un sommeil inquiet, entend frapper à sa porte. Il s'empresse d'ouvrir et se trouve en face du colporteur de la veille : celui-ci est à moitié habillé et la figure décomposée, et, d'une voix tremblante, il lui fait le récit suivant :

« En arrivant chez le docteur, ce dernier me fit souper avec lui, après avoir déposé mes malles dans une chambre. Après le souper, la conversation devint plus intime en fumant. Le docteur me proposa de tirer au poignet : j'eus le dessus ; ensuite il me proposa d'essayer nos forces à bras-le-corps. La lutte fut rude, et je trouvai que le docteur y mettait une ardeur que je trouvais excessive. Cette fois

encore je fus victorieux. Il m'offrit ensuite à boire ; je refusai, ne faisant pas ou peu usage de boisson. Il insista ; j'en pris pour ne pas le désobliger, et, comme il remplissait mon verre à mesure, je trouvai le moyen d'en verser à terre sans qu'il en eût connaissance. Fatigué et sentant que le sommeil me gagnait, je lui demandai la permission de me retirer. Il y consentit avec empressement et me conduisit tout de suite au lit après avoir barré ma porte ; précaution que je considérais comme inutile. Je sommeillais depuis peu, lorsque je crus entendre quelqu'un qui cherchait à ouvrir ma porte. Je demande :

« — Qui est là ? »

« Pas de réponse. Je répète :

« — Qui est là ? »

« — C'est moi, répond le docteur ; je venais vous inviter à prendre un verre. »

« Je lui dis que j'en avais assez, que j'étais fatigué et que je voulais dormir. Il me dit « Bonsoir » et partit.

« Me rappelant vos paroles, je me sentis quelque peu inquiet et m'habillai. Je me jetai sur mon lit et sentis que le sommeil me gagnait malgré moi. Quelque temps après, je crois entendre quelqu'un dans la chambre voisine. On avance avec précaution, il me semble. On écoute à ma porte ; on me demande :

« — Dormez-vous ? »

« Je ne réponds pas. On demande de nouveau :

« — Dormez-vous ? »

« Je garde le silence. Alors on tourne la poignée de ma porte ; on travaille, et enfin on commence à forcer la porte. C'est assez, je fais un bond, j'ouvre la fenêtre, saute en bas, et me voici. »

Cela, ajouté à la disparition du colporteur Guillemette et de Beaujeu, décide M. Gagnon à agir. A sa demande, vingt-deux bons citoyens veulent bien l'aider à arrêter le meurtrier, comme on l'appelle maintenant.

On savait le docteur méfiant, résolu et capable de faire un mauvais parti à ceux qui tenteraient de l'arrêter, s'il eût soupçonné leur but. Voici ce qui fut résolu. M^{me} Gagnon relevait d'une maladie assez grave. Il n'y avait pas de lune ; la nuit s'annonçait noire et désagréable ; la maison du docteur pouvait, dans ces circonstances, être approchée sans qu'il en prît connaissance, surtout en le faisant avec précaution et à l'ombre des arbres et des touffes de lilas. On se tiendrait en embuscade et prêt à porter secours à M. Gagnon lorsqu'il donnerait le signal convenu. Lui arriverait en voiture à grande vitesse, et demanderait au docteur de l'accompagner auprès de M^{me} Gagnon, qui était supposée avoir eu une rechute.

La chose se fit telle que convenue ; mais le docteur, en réponse à M. Gagnon, ouvrit une fenêtre d'en haut et, malgré les instances de M. Gagnon, il refusa de l'accompagner, disant qu'il avait un rhume et ne se sentait pas bien. Après bien des instances,

il finit par dire à M. Gagnon de l'attendre et qu'il allait lui préparer des poudres. Profitant de ce délai, M. Gagnon désigne quatre hommes pour se tenir le long du mur, près de la porte. Le docteur entr'ouvre la porte pour donner les remèdes. M. Gagnon crie : *Whoa!* à son cheval. C'est le signal, et il se jette sur le docteur, qu'il enlace de ses bras musculeux. Le docteur fait une résistance vigoureuse, mais inutile, car deux bras l'ont saisi et garrotté en un clin d'œil.

Le lendemain, il était conduit, garrotté et en charrette à foin, à la prison de Saint-Thomas, sous la garde des braves qui avaient risqué leur vie pour l'arrêter, pendant que leurs femmes à genoux priaient le Tout-Puissant pour le succès de l'entreprise, qu'elles considéraient comme téméraire et devant peut-être coûter la vie à plus d'un d'entre eux.

Si ce second colporteur ne fut pas assassiné par l'Indienne, il le dut sans doute à M. Jos. Gagnon.

J. A. F.

BIBLIOTHÈQUE
MUSEUM OF THE
MICHIGAN STATE UNIVERSITY

TABLE DES MATIÈRES

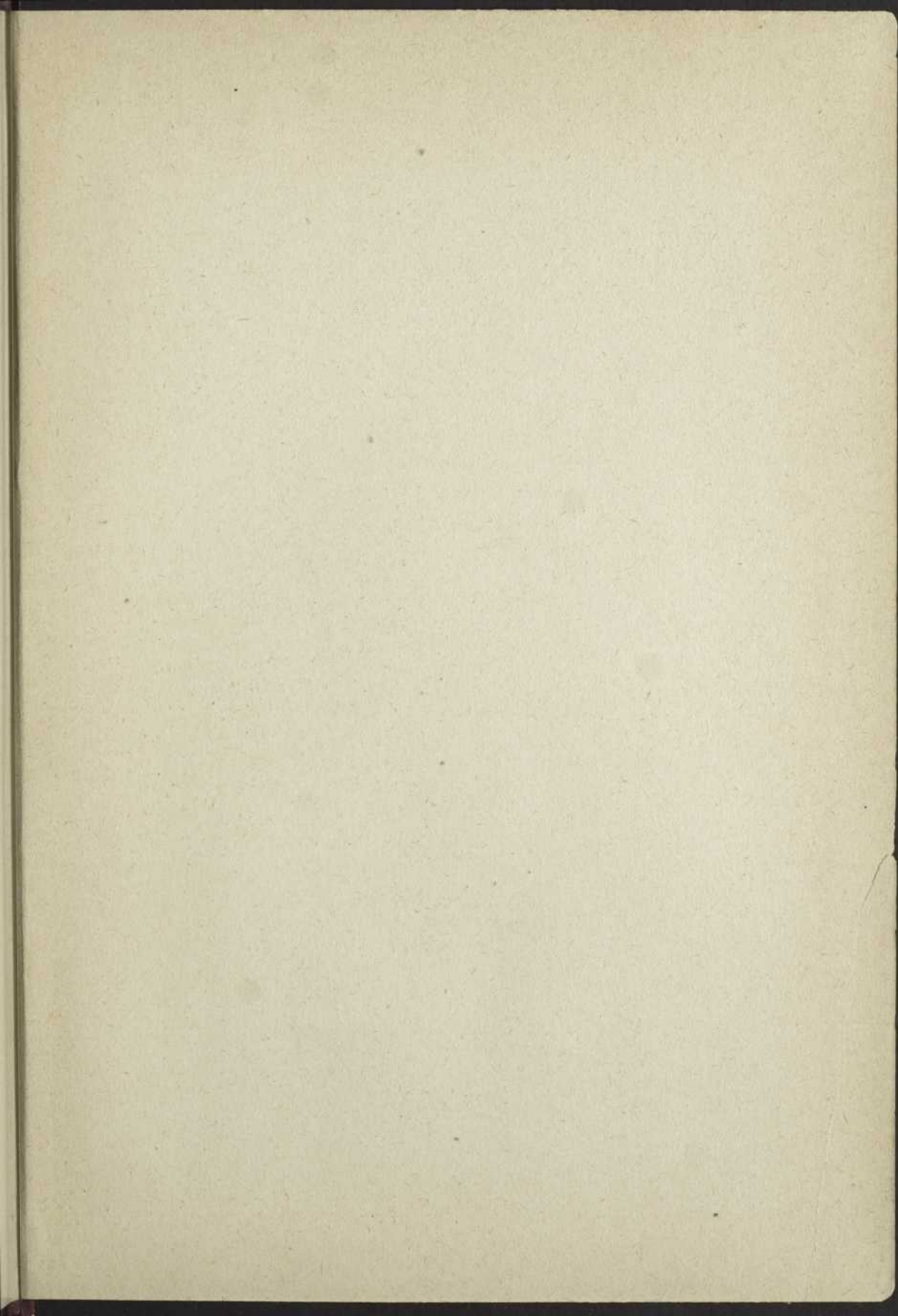
	Pages.
La femme plus rusée que le diable.	7
Une couturière.	17
La chambre du revenant.	25
Puissance de l' <i>Ave Maria</i>	35
Le Souvenez-vous	45
Une veillée chez ma grand'mère.	57
La fin du monde.	69
Le moulin du diable.	79
Les deux prisonniers.	95
L'évasion.	109
Appendice.	125

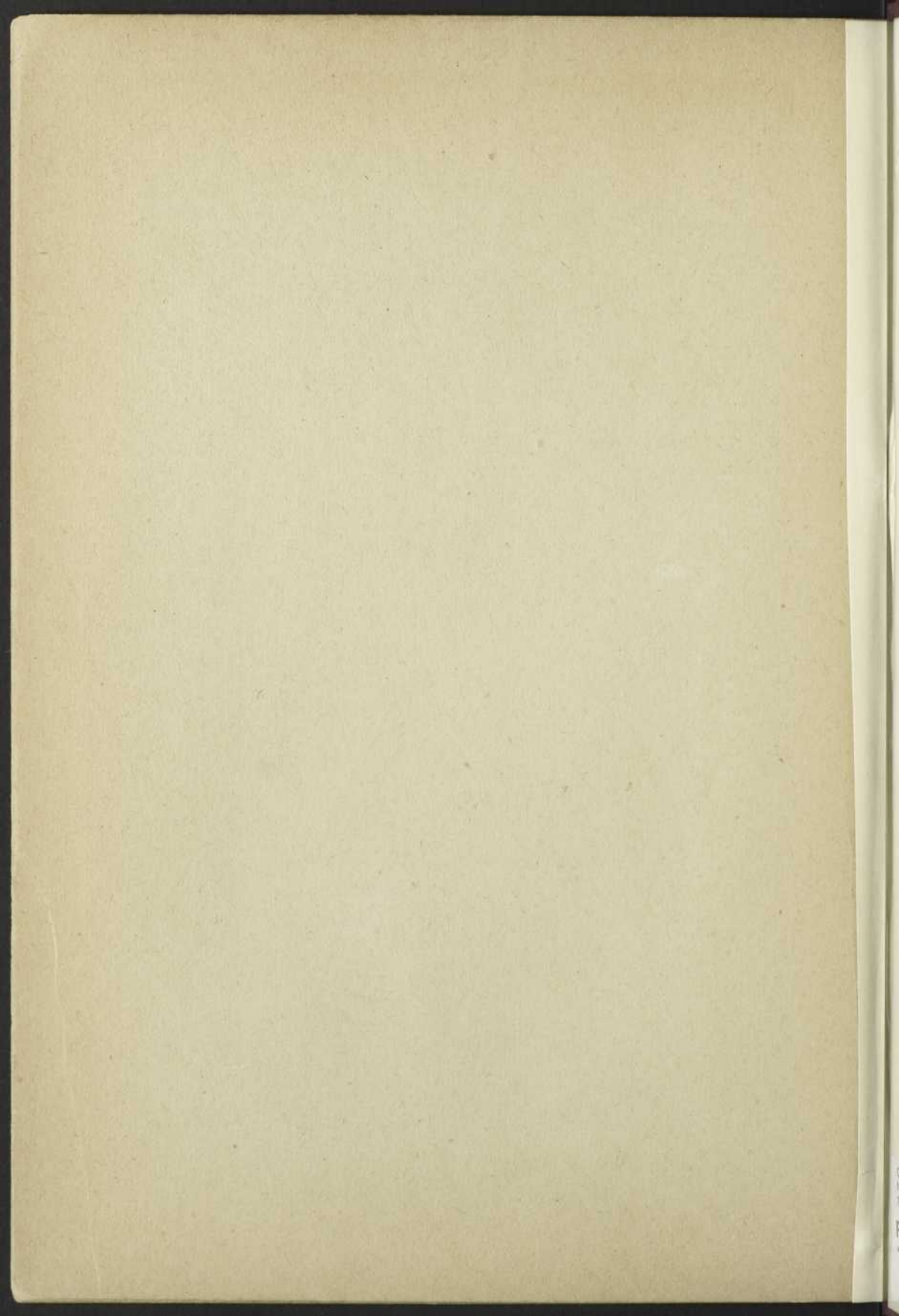
*

STATE OF NEW YORK

42614-1930. — TOURS, IMPR. MAME

Fabriqu  en France.





Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2003

Preservation Technologies

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

B N Q



C 000 087 403

